FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1968

N° 709

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

par

WACHSBERGER Herbert,

Interne des Hôpitaux psychiatriques de la Seine.

Né le 29 Juillet 1932, à Berlin (Allemagne).

Présentée et soutenue publiquement le

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DU LANGAGE DANS LE TEST DE RORSCHACH.

Président : Mr. J. DELAY, Professeur.

DUPUYTREN-COPY
9, Rue Dupuytren
Paris (6e)
1968

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1968 N°

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

par

WACHSBERGER Herbert,

Interne des Hôpitaux psychiatriques de la Seine.

Né le 29 Juillet 1932, à Berlin (Allemagne).

Présentée et soutenue publiquement le

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DU LANGAGE DANS LE TEST DE RORSCHACH.

Président : Mr. J. DELAY, Professeur.

DUPUYTREN-COPY
9, Rue Dupuytren
Paris (6e)
1968

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41538115_0005

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. ALAJOUANINE (T.), BENARD (H.), BERNARD (E.), BINET (L.), BULLIARD (H.), CATHALA (J.), CHABROL (E.), CHAILLEY-BERT (P.), CHEYMOL (J.), DEBRE (R.), FEY (B.), GALLIARD (H.), GAUDART D'ALLAINES (F. de), GENNES (L. de), GIROUD (A.), HAZARD (R.), HEUYER (G.), LAROCHE (G.), LAVIER (G.), LELONG (M.), LEVY (Mlle J.), LEVY-SOLAL (E.), LIAN (C.), MARCHAL (G.), MATHIEU (P.), MONOD (R.), MOREAU (R.), MOULONGUET (P.), PASTEUR VALLERY-RADOT, PETIT-DUTAILLIS (D.), PIEDELIEVRE (R.), QUENU (J.), RENARD (G.), SENEQUE (J.), STROHL (A.), TANON (L.), VERNE (J.).

DOYEN ..... Georges BROUET

1er ASSESSEUR : ..... Daniel BARGETON
2me ASSESSEUR : ..... Jean GOSSET

I.- PROFESSEURS

1°)- CHAIRES DE SCIENCES FONDAMENTALES

a)- Professeurs titulaires :

	MM.
Anatomie	DELMAS (A.)
-	HUARD (P.)
Anatomie et cytologie pathologiques	DELARUE (J.)
Anesthésiologie	VOURC'H (G.)
Bactériologie et virologie	TOURNIER (P.)
Biochimie médicale	JAYLE (M.-F.)
- -	POLONOVSKI (J.)
- -	DESGREZ (P.)
Biologie appliquée à l'Education physique et aux Sports	MALMEJAC (J.)
Biologie médicale	FAUVERT (R.)

MM.

Biophysique médicale	BUGNARD (L.)
- -	DOGNON (A.)
- -	DJOURNO (A.)
Cancérologie expérimentale	MATHÉ (G.)
Chimie pathologique	SCHAPIRA (G.)
Génétique fondamentale	LEJEUNE (J.)
Histoire de la médecine et de la chirurgie	COURY (Ch.)
Histologie et Embryologie	TUCHMANN-DUPLESSIS (H.)
- -	COUJARD (R.)
Hygiène et médecine préventive	BOYER (J.)
Médecine du Travail	DESOILLE (H.)
Médecine légale, Droit médical et déontologie	DEROBERT (L.)
Microbiologie (Bactériologie et virologie)	FASQUELLE (R.)
Parasitologie	N...
Pathologie chirurgicale	LAURENCE (G.)
- -	KUSS (R.)
- -	VERNE (J.-M.)
Pathologie exotique	BRUMPT (L.-C.)
Pathologie expérimentale et comparée	MERKLEN (F.-P.)
Pathologie médicale	LAROCHE (Cl.)
- -	BRICAIRE (H.)
- -	PEQUIGNOT (H.)
Pathologie respiratoire	TURIAF (J.)
Pathologie et thérapeutique générales	MAURICE (P.)
Pharmacologie	BOISSIER (J.-R.)
-	LECHAT (P.)
Physiologie	BARGETON (D.)
-	PARROT (J.)
Physiologie et pathologie obstétric.	LEPAGE (F.)
Radiologie médicale	DESGREZ (H.)
Technique chirurgicale et Chirurgie expérimentale	N...
Thérapeutique	LAMOTTE (M.)
Thérapeutique appliquée	N...

b)- Professeurs à titre personnel :

Anatomie	CABROL (Ch.)
Anatomie anthropologique	OLIVIER (G.)
Anatomie pathologique	NEZELOF (Ch.)

MM.

Bactériologie ..... BARBIER (P.)
Biochimie médicale ..... DREYFUS (J.-Cl.)
Biologie médicale ..... BOURLIERE (F.)
Parasitologie ..... LARIVIERE (M.)
Pathologie expérimentale ..... LOEPER (J.)
Physiologie ..... (DEJOURS (P.)
(SCHERRER (J.)
Physique médicale ..... (KELLERSHOHN (L.)
(GOUGEROT (L.)
(ROUCAYROL (J.-Cl.)
(TUBIANA (M.)
Radiologie médicale ..... FISCHGOLD (H.)

2°)- CHAIRES DE SCIENCES CLINIQUES

a)- Professeurs titulaires :

MM.

Clinique carcinologique ..... DENOIX (P.)
Clinique carcinologique chirurgicale (Necker) ..... REDON (H.)
Clinique cardiologique (Broussais) ..... SOULIE (P.)
- - (Boucicaut) ..... LENEGRE (J.)
Cliniques chirurgicales (Beaujon ..... LORTAT-JACOB (J.-L.)
(- ..... BAUMANN (J.)
(Cochin ..... LEGER (L.)
(Hôtel-Dieu ..... PATEL (J.)
(Saint-Antoine ..... GOSSET (J.)
(Salpêtrière ..... SICARD (A.)
(Tenon ..... OLIVIER (Cl.)
Clinique chirurgicale orthopédique et traumatologique (Cochin) ..... MERLE D'AUBIGNE (R.)
- - - (Foch) ..... PADOVANI (P.)
- - - (Beaujon) ..... CAUCHOIX (J.)
Clinique de chirurgie infantile et orthopédique (Enfants-Malades) ..... FEVRE (M.)
Clinique de chirurgie cardio-vasculaire (Broussais) ..... DUBOST (Ch.)
Clinique de chirurgie thoracique (Laënnec) ..... MATHEY (J.)
Clinique dermatologique (Saint-Louis) ..... DUPERRAT (F.)
Clinique endocrinologique (Pitié) ..... DECOURT (J.)

MM.

Clinique de Génétique médicale (Enfants-Malades) ..... LAMY (M.)
Clinique chirurgicale et gynécologique (Broca) ..... HUGUIER (J.)
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques (Saint-Louis) ..... DEGOS (R.)
Clinique des maladies des enfants (Enfants-Malades) ..... TURPIN (R.)
Clinique des maladies infectieuses (Claude-Bernard) ..... MOLLARET (P.)
Clinique des maladies mentales et de l'encéphale (Sainte-Anne) ..... DELAY (J.)
Clinique des maladies du sang (Broussais) ..... BERNARD (J.)
Clinique des maladies du système nerveux (Salpêtrière) ..... CASTAIGNE (P.)

Cliniques médicales
- (Bicêtre ..... DEPARIS (M.)
- (Broussais ..... MILLIEZ (P.)
- (Cochin ..... N...
- (Hôtel-Dieu ..... BARIETY (M.)
- (Pitié ..... DREYFUS (G.)
- (Saint-Antoine ..... CONTE (M.)
- (Saint-Antoine ..... KOURILSKY (R.)
- (Saint-Antoine ..... BOUDIN (G.)

Clinique d'hydrologie et de climatologie (Bichat) ..... DEBRAY (Ch.)
Clinique médicale infantile et pédiatrie sociale (Enfants-Malades) ..... MARIE (J.)
Clinique médicale propédeutique (Broussais) ..... JUSTIN-BESANÇON (L.)
Clinique médico-sociale du diabète sucré et des maladies métaboliques (Hôtel-Dieu) ..... DEROT (M.)
Clinique néphrologique (Necker) ..... HAMBURGER (J.)
Clinique de neuro-chirurgie (Pitié) ..... DAVID (M.)
Clinique neurologique (Salpêtrière) ..... GARCIN (R.)

Cliniques obstétricales
- (Baudelocque ..... LACOMME (M.)
- (Saint-Antoine ..... MERGER (R.)

Clinique obstétricale et gynécologique (Port-Royal) ..... VARANGOT (J.)
Clinique ophtalmologique (Hôtel-Dieu) ..... OFFRET (G.)
- - (Cochin) ..... BREGEAT (P.)
Clinique oto-rhino-laryngologique (Lariboisière) ..... AUBRY (M.)

MM.

Clinique de pédiatrie (Trousseau) ..... MOZZICONACCI (P.)
Clinique de pédiatrie et de puériculture (Saint-Vincent-de-Paul) ..... THIEFFRY (S.)
Clinique de pneumo-phtisiologie (Laënnec) ..... BROUET (G.)
Clinique de neuro-psychiatrie infantile (Salpêtrière) ..... MICHAUX (L.)
Clinique de rhumatologie médicale et sociale (Cochin) ..... COSTE (F.)
Clinique de rhumatologie (Lariboisière) ..... SEZE (S. de)
Clinique stomatologique (Salpêtrière) ..... CERNEA (P.)
Clinique thérapeutique chirurgicale (Vaugirard) ..... ROUX (M.)
Clinique thérapeutique médicale (Saint-Antoine) ..... LEMAIRE (A.)
Clinique toxicologique (F. Widal) ..... GAULTIER (M.)
Clinique traumatologique et orthopédique (R.-Poincaré) ..... JUDET (R.)
Clinique urologique (Cochin) ..... ABOULKER (P.)
- - (Necker) ..... COUVELAIRE (R.)
Hygiène et clinique de la première enfance (Trousseau) ..... LAPLANE (R.)
Séméiologie médicale (A. Chantin) ..... DOMART (A.)
- - (Lariboisière) ..... BOUVRAIN (Y.)
- - (Pitié) ..... RAMBERT (P.)
- - (Rothschild) ..... WOLFROMM (R.)
Séméiologie et clinique chirurgicale (Broussais) ..... POILLEUX (F.)

b)- Professeurs à titre personnel :

Hématologie ..... (ANDRE (R.)
(BOUSSER (J.)
Hydrologie et climatologie ..... GIBERTON (A.)
Maladies infectieuses ..... BASTIN (R.)
(AZERAD (E.)
(BOUR (H.)
(CAROLI (J.)
(DREYFUS (B.)
(GROSSIORD (A.)
Médecine ..... (LAMBLING (A.)
(LAUNAY (Cl.)
(PAYET (M.)

MM.

Médecine	PERRAULT (M.)
	SIGUIER (F.)
	WORMS (R.)
Néphrologie	RICHET (G.)
Neuro-chirurgie	LE BEAU (J.)
Neurologie	LHERMITTE (F.)
Neuro-psychiatrie	PICHOT (P.)
Oto-rhino-laryngologie	MADURO (R.)
Pédiatrie	POLONOVSKI (Cl.)
	ROYER (P.)
Pneumo-phtisiologie	KREIS (B.)
	MEYER (A.)
Rhumatologie	DELBARRE (F.)

II.- PROFESSEURS SANS CHAIRE

MM.

Anatomie pathologique	GOUYGOU (Ch.)
Bactériologie	CHRISTOL (D.)
Biochimie médicale	CARTIER (P.)
	GONNARD (P.)
	NORDMANN (J.)
Biologie médicale	HARTMANN (L.)
Chirurgie	CERBONNET (G.)
Hématologie	BILSKI-PASQUIER (G.)
Maladies infectieuses	DUPONT (V.)
Neuro-psychiatrie	TARDIEU (G.)
Pédiatrie	ROSSIER (A.)
Physique médicale	COURSAGET (J.)
	GREMY (F.)
Physiologie	GIRARD (Fr.)
Stomatologie	CHAPUT (Mme A.)

III.- PROFESSEURS DETACHES DANS LES UNIVERSITES ETRANGERES

MM.

Bactériologie	HAUDUROY (P.) Pr.s.ch.
Pathologie chirurgicale	RUDLER (J.) Pr.s.ch.

IV.- PROFESSEURS ASSOCIES

Hormonologie	MORICARD (R.)
Statistique médicale et épidémiolog.	SCHWARTZ (D.)

MM

Secrétaire général de la Faculté	M. LENA (J.)
Conseiller administratif	Mlle CHAINTREUIL (G.)
Conservateur en Chef de la Bibliothèque Conservateur du Musée d'Histoire de la Médecine	M. le Docteur HAHN (A.)
Conservateurs	Mlles DUMAITRE (P.), LAURENT (H.), LE NOIR (G.)
Bibliothécaires	Mmes CONTET (J.), FORGET (F.), Mlles DUROZOY (M.-F.), ROBERGE (D.), Dr. SCHILLER (J.)

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MES PARENTS

A Madame Suzanne CAMBLONG

En leur mémoire.

A MA FEMME

A MES AMIS

A MES COMPAGNONS D'ÉTUDE

A MES CAMARADES D'INTERNAT

A Monsieur le Professeur Jean D E L A Y

Professeur de Clinique
des Maladies mentales et de l'Encéphale
à la Faculté de Médecine de Paris

Directeur de l'Institut de Psychologie

Membre de l'Académie Nationale de Médecine

Membre de l'Académie Française

Il m'a fait le très grand
honneur d'accepter la
présidence de cette thèse,

En hommage respectueux.

A Madame le Professeur Zena HELMAN

Docteur ès Lettres
Maître de Conférences à la Faculté
des Lettres et Sciences humaines de Lille

J'ai trouvé dans son remarquable enseignement du Rorschach l'inspiration de cette thèse.
En témoignage de ma profonde admiration.

A Mademoiselle le Docteur Thérèse LEMPERIERE

Maître de Conférences agrégé
Médecin des Hôpitaux de Paris

Je la remercie de ses précieux conseils dans la conduite de ce travail.
En témoignage de ma vive gratitude.

Aux membres du Groupe d'études de Rorschach

En témoignage de ma sympathie.

Au Docteur Bernard QUEINNEC

J'ai appris à son contact, dans son service du Centre hospitalier de Laval, qu'il n'est de vrai savoir que le savoir engagé du praticien.

En témoignage de ma respectueuse reconnaissance.

Au Docteur Yves BERTHERAT

Médecin des Hôpitaux psychiatriques

Je garde le souvenir de
son amical accueil et de
son intelligence géné-
reuse,

et je ne cesse de méditer
la leçon de sa mort.

A MES MAÎTRES D'INTERNAT
DANS LES HÔPITAUX PSYCHIATRIQUES :

A l'Hôpital de Navarre

Monsieur le Docteur Félix CONSEIL

Monsieur le Docteur Jacques DEVALLET

En hommage déférent.

A l'Hôpital de Sotteville-lès-Rouen

Monsieur le Docteur Jean BROCHERIOU

L'exemple de sa rigueur clinique est une référence constante de ma pratique.

En témoignage de mon indéfectible reconnaissance.

Monsieur le Docteur Michel AUDISIO

Je dois à la qualité de son enseignement autant qu'à son indulgent soutien le meilleur de mon apprentissage.

En témoignage de mon fidèle attachement.

A MES MAÎTRES D'INTERNAT
DANS LES HÔPITAUX PSYCHIATRIQUES DE LA SEINE :

A l'Hôpital de Perray-Vaucluse

Monsieur le Docteur Jean CARRERE

Monsieur le Docteur Lucien BONNAFÉ

Monsieur le Docteur Pierre BAILLY-SALIN

En hommage déférent.

Dans le Service des Enfants de Perray-Vaucluse

Monsieur le Docteur Guy BENOIT

Son expérience institutionnelle a ouvert un champ nouveau à ma réflexion.

En témoignage de mon respect admiratif.

Au Centre psychiatrique Sainte-Anne

Monsieur le Professeur André SOULAIRAC

Professeur à la Faculté des Sciences de Paris

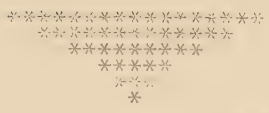
Directeur de l'Unité de Recherches
de Psychophysiologie clinique et Psychobiologie

J'ai bénéficié dans son service des meilleures conditions de travail.

Qu'il trouve ici l'expression de mes remerciements.

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DU LANGAGE

DANS LE TEST DE RORSCHACH



INTRODUCTION

En dépit de sa renommée, le test de Rorschach ne fait pas l'unanimité.

I/- Le différend qui oppose les détracteurs aux laudateurs du Psychodiagnostic est étroitement contingent de la conception qu'ils se font du "test mental".

On exige d'un test, au sens strict, qu'il soit objectif, sensible, fidèle et valide (CAMBON), ce qui ne saurait être le cas du Rorschach, dont les trop nombreuses variables sont de maîtrise difficile et laissent subsister des indéterminations qui font obstacle à la rigueur méthodique.

Objectivité, fidélité, validité, sélectivité peuvent être obtenues, mais au prix de manipulations qui réduisent la portée de l'examen et, à l'extrême, le défigurent. Le "test de classement de Rorschach" construit par EYSENCK (Tr. Fr., 1950, p. 237) décèle, avec une quasi-infaillibilité statistiquement contrôlée, le "manque de conformité" (p. 237) au milieu social, et partant, le "névrosisme" qui en est responsable. Mais que faire, en pratique clinique, d'un test qui permet, d'après son auteur, "de bien différencier à l'intérieur de la population hospitalière entre les groupes névropathes et les malades moins sérieux" (o., c., p. 242) ?

II/- On reproche aussi à un test sa médiation chiffrée du fait humain. Il introduit en ce domaine une simplification fallacieuse qui risque, par son

apparence de précision, de faire prendre pour vrai ce qui n'est, tout au plus, que juste. La traduction, par le moyen d'un pourcentage, des réactions d'un sujet, permet de le situer dans un groupe donné, mais non de le comprendre.

III/- De fait, toutes sortes de raisons émanant de tous bords inviteraient, contre l'usage, à se passer de l'appellation de "test" quand il s'agit du Psychodiagnostic. L'avantage en serait de mettre peut-être en lumière ce que son élaboration doit à l'empirisme et combien ses fondements - que RORSCHACH n'a pas eu le temps de dégager - demeurent incertains. Les notions de projection, de personnalité, etc..., sont les vecteurs de dogmatismes originairement étrangers et ne favorisent pas l'appréhension spécifique. P. PICHOT (1955, p. 239) rappelle qu'il est nécessaire d'utiliser "comme critère de validation un portrait de personnalité construit suivant les principes psychologiques qui servent de base au test".

Force est, en l'absence - irrémédiable - d'une théorie préalable qui eût servi de soubassement aux variables du psychodiagnostic, de se résoudre, soit à créer une série parallèle structuralement cohérente (planches achromatiques, taches d'encre plus élémentaires...), soit à modifier la configuration de la série originale dans le souci de limiter et de mieux contrôler les variables (liste de réponses soumises au choix : Harrower - Erickson, Eysenck - étude des planches au tachistoscope : STEIN, 1949, cité par ANZIEU, 1965, p. 229), soit à isoler des facteurs susceptibles d'être validés, ce qui ne leur confère en rien une valeur explicative (PIAGET, p. 131).

Ces problèmes de validation ont été particulièrement étudiés par AINSWORTH (1951), ANZIEU (1952), DELAY, PICHOT, PERSE et coll. (1952-53), CRONBACH, EYSENCK, PICHOT (1955).

IV/- L'utilisation clinique du Psychodiagnostic

trouve en EYSENCK, sonneur du glas des techniques projectives sur ce terrain comme sur tous les autres, un sévère adversaire. Ecoutons-le :

"Il peut être de quelque intérêt de noter qu'une des principales raisons pour lesquelles le Rorschach fut abandonné par les psychologues cliniciens du Mausley Hospital, et dans d'autres importantes institutions cliniques ou d'enseignement dans le monde, fut précisément sa faillite, sur le terrain clinique, à faire progresser l'efficacité diagnostique et thérapeutique des services fournis aux malades par ces hôpitaux". (EYSENCK, 1955, p. 233).

R.W. PAYNE (1955), après une revue de la littérature, conclut que le Rorschach n'est pas une méthode diagnostique, qu'il ne donne aucune information valable sur les conflits, les fantasmes, ni sur la personnalité, qu'elle soit totale ou envisagée restrictivement au niveau de quelques-uns de ses traits, ni sur le niveau d'adaptation, et qu'enfin le test n'a aucune valeur prédictive du comportement, de la réussite professionnelle ou de l'échéance thérapeutique.

V/- En définitive, les critères retenus dépendent étroitement des perspectives d'utilisation. La psychologie théorique et la psychologie appliquée représentent deux aires de distribution pour le Psychodiagnostic. Elles proposent à chacun des niveaux qui les subdivisent d'autres moyens d'étude et fournissent des résultats complémentaires.

Notre travail, en prélude à la recherche clinique, appartient au domaine théorique. Il s'efforce de dégager un outil capable de saisir le test de la manière la moins réductrice. Th. LEMPERIERE remarque, par exemple, dans sa thèse (1953, p. 140), que les cotations de protocoles d'épileptiques se conforment à deux systèmes : 1- l'interprétation d'ensemble, où le diagnostic repose "sur l'allure générale du protocole", 2- la recherche d'un "certain nombre de signes précis et considérés comme fréquents au cours

de la maladie".

Nous visons à l'interprétation d'ensemble, sous l'égide du langage et suivant en cela Françoise MINKOWSKA. Mais avant d'en faire saillir les linéaments, nous nous attacherons, autant que faire se pourra, à situer la plage du langage au fondement du test de Rorschach.

Chapitre I

PLACE DE LA PERCEPTION DANS LE TEST DE RORSCHACH

Le test de Rorschach consiste à présenter une série de taches. Le sujet qui les voit donne une suite de réponses dont on suppose naturellement qu'elles dérivent d'un acte perceptif. On admet tout aussitôt la participation de la personnalité. De là découle la variété des développements théoriques, centrés sur l'hypothèse perceptive : ils dépendent du système de personnalité adopté par chaque auteur et de la place qu'on y fait aux attitudes perceptives.

I/- Une des difficultés du Psychodiagnostic est d'obliger à justifier, dans un second temps, ce qui a d'abord été acquis par l'expérience : il n'est pas besoin de démontrer la valeur du test, mais ce sur quoi elle repose.

RORSCHACH, avec prudence, avait tenté une élucidation des fondements. Bien que, selon sa formule, son épreuve consistât en une "interprétation libre de formes fortuites", l'imagination ne serait pas en cause, mais la perception. "Les interprétations des images fortuites se situent plutôt sous la rubrique de la perception et de l'idée" (Tr. Fr., p. 3), et c'est BLEULER qui procure à RORSCHACH l'appareil conceptuel propre à étayer cette affirmation.

La tache est le support d'un groupe de sensations qui mobilise et réactualise un groupement historiquement plus ancien, mais de nature voisine : c'est l'image-souvenir (ou engramme), constituée et stockée lors d'une expérience passée, qui lui reste liée. L'engramme, de ce fait, est porteur d'un sens : l'idée, qui procède d'une opération de l'esprit sur la sensation. Lorsque cette idée est remise en circulation et que l'engramme ravive le souvenir, la reconnaissance et l'assimilation d'un nouveau groupe de sensation se trouvent facilitées grâce à la rencontre de leur quasi-similitude.

Mais il persiste une distance entre les deux groupements et le souvenir ne recouvre pas exactement l'objet actuel de la perception ; l'idée que la tache évoque ne lui convient qu'au prix d'un effort qui les rapproche l'un et l'autre. Meilleure est la congruence, moindre est l'effort : on dit, en ce cas, qu'il y a perception ; si l'approximation est trop importante, elle s'impose à la conscience du sujet qui interprète : l'interprétation n'est, selon RORSCHACH (p. 5), qu'un "cas particulier de la perception".

KUHN (Tr. Fr., 1957, p. 66 sq) développe cette distinction et la rapproche de celle que STRAUSS établit entre percevoir et éprouver : la perception constate, en vertu de la forte "certitude sensorielle" dont elle est pénétrée ; la sensation, par contre, n'est plus de l'ordre de l'évidence sensible mais du sentiment ; elle est un mode différent "de communication de l'existence humaine" (o.c., p. 69). "La position devant les taches du sujet qui les "perçoit", plutôt qu'il ne les "éprouve" au sens de STRAUSS, a pour effet "d'appréhender" les taches, de les "constater", de les "réaliser" en tant que faits". (o.c., p. 69). Il y a, dans ce cas, une altération de la relation au monde, une déviation des "rapports affectifs" (o.c., p. 69) qui constitue, selon STRAUSS et de l'avis de KUHN, la base des phénomènes de dépersonnalisation.

En regard de la visée phénoménologique de KUHN, celle de RORSCHACH, qui cherche les traits de la personnalité dans le fonctionnement de la mécanique associationniste en vigueur à son époque, peut paraître d'un psychologisme suranné. Son épreuve, dit-il, renseigne d'abord sur les affects, labiles ou stables, forts ou faibles, contrôlés ou anarchiques, réprimés ou exprimés. Le test permet encore, en jugeant de la qualité et de la richesse des engrammes, de jauger l'intelligence. La "bonne forme", en particulier, implique non seulement des qualités d'attention et de liquidité mentale, mais encore de mémoire : une quelconque altération de l'image-souvenir par confabulation, débilité ou atteinte organique, rend la réponse inadéquate. Le test fournit enfin un instantané psychologique, puisque l'humeur du moment, expansive ou dépressive, influe sur les performances.

Mais le Psychodiagnostic met aussi en évidence le type de résonance intime qui indique la "capacité de contact affectif" (RORSCHACH, Tr. Fr., p. 73) du sujet, "comment l'homme éprouve et non comment il vit" (o.c., p. 87). Cet "Erlebnistypus" traduit une disposition (p. 119) et possède, de ce fait, une "valeur caractérologique" (p. 106) : ceci va bien dans le sens d'un abord de l'homme dans sa totalité.

II/- BOHM reprend en partie les conceptions de l'auteur du Psychodiagnostic, mais il en restreint la portée en le perfectionnant comme instrument de diagnostic clinique. Ceci est un effet de sa propre théorie : "Le test de Rorschach, écrit-il (Tr. Fr., p. 498), construit ses diagnostics sur le choix des impressions déterminées par le centre de la personnalité ; il a un point d'attaque sur les voies d'impression et se situe au terminus des voies perceptives". Ce choix des impressions par "l'instance centrale" rend possible le "diagnostic par la perception".

Pour RORCHACH comme pour BOHM, l'épreuve accomplit un choix du matériel perceptif proposé ; mais de

l'un à l'autre s'opère un glissement conceptuel du qualitatif au quantitatif. L'attitude perceptive est adaptative pour l'un, discriminative pour l'autre. Pour RORSCHACH, l'interprétation est une appréhension et une compréhension ; pour BOHM, elle est une sélection.

RORSCHACH était "associationniste" ; BOHM sera "gestaltiste". Avant de développer, dans son Traité, sa propre explication du psychodiagnostic au moyen de la théorie de la forme, il fait une intéressante revue de ce que EYSENCK appellera plus tard le problème de "l'attitude-forme" en psychologie générale. Notre résumé respecte le plan d'exposition de BOHM, mais il le complète, de-ci de-là, de références plus récentes.

1- Perception de la forme et de la couleur.

Depuis les études de KUHLMAN et de KÜLPE (1904) concluant à l'existence de types réagissant à la forme ("Formbeachter"), de types réagissant à la couleur ("Farbbeachter") et de types mixtes, les recherches se sont multipliées.

a- Les observations de la psychologie animale ont mis en lumière des préférences selon les espèces. Les gallinacés préfèrent la couleur (ENGEL, KROH, SCHOLL), alors que les singes inférieurs sont sensibles à la forme (REVESZ).

b- Des préférences se remarquent aussi chez l'enfant : son goût pour les couleurs, souligné par David KATZ, est confirmé par Alice DESCOEUDRES, KUENBERG, H. VOLKELT, SEGERS, TOBIE, ELJASCH, HAZLITT, ENGEL.

Plus récemment (1955), CHATEAU relève que la valence affective du rouge est plus forte chez les garçons que chez les filles : un objet rouge est vu plus près qu'un objet vert (cité par FRANCES, 1962).

c- Certains auteurs ont cherché un fondement typologique à la préférence pour la couleur ou pour la forme.

SCHOLL décrit un "type-forme", un "type-couleur" et un "type-mixte", et constate que le schizothyme est plus sensible à la forme, alors que le cyclothyme est plus réactif à la couleur. Les recherches de MUNZ, KIBLER, VON DAMBACH, ENKE (1927 et 1928), LUTZ, KROH, PFAHLER, OESER, BRUNO SCHMIDT vont dans le même sens. Selon BRAAT, les leptosomes sont sensibles à la forme et les pycniques à la couleur.

RITTER et POPPINGA établissent, à partir de la typologie de JAENSCH, une correspondance entre la réaction à la couleur et les sujets "intégrés", la réaction à la forme et les sujets "désintégrés".

Pour LÜTH, il existe une relation entre la schizothymie, le morphotype leptosome et la sensibilité à la forme, d'une part, et la cyclothymie, le morphotype pycnique et la sensibilité à la couleur, d'autre part.

BENGT J. LINDBERG établit, à partir de la typologie de SJÖBRING, un rapport entre les sujets "subetables" (syntones-cyclothymiques) et la réaction à la couleur, entre les "sub-valides" (asthéniques-schizothymes) et la réaction à la forme. Il montre de plus que la sensibilité à la couleur chez l'enfant est plus grande quand le niveau intellectuel est bas, qu'elle augmente avec le degré de vivacité, qu'elle diminue avec l'âge.

d- EYSENCK (1950) constate, à l'aide de trois tests dont un est emprunté à LINDBERG, qu'il n'y a pas de différence significative, quant aux réactions à la couleur et à la forme, entre un groupe de dysthymiques et un groupe d'hystériques. Par contre, dans l'ensemble, les hommes donnent plus de réponse couleur et il semble, à la lumière des chiffres que EYSENCK compare à ceux de LINDBERG, que les névrosés réagissent plus à la couleur que les normaux.

e- T. LEMPERIERE, J. PERSE et M. ENRIQUEZ (1965) proposent un groupement typologique de l'hystérie sur la base de l'expansion ou de l'inhibition définies par le test de Rorschach. Les protocoles franchement expansifs contiennent un nombre élevé de réponses couleur (ils sont extra-tensifs) et corrèlent surtout avec les troubles majeurs du comportement et les manifestations dépressives, alors que les protocoles inhibés corrèlent avec la présence de manifestations de conversion.

2- Psychologie et psycho-pathologie des couleurs.

A partir de la distinction opérée par KATZ en 1911 (voir KATZ, 1930), entre couleur de surface et couleur de film, KUHN (1944) a rapproché les réponses FC des premières, les réponses C des secondes ; les réponses CF seraient intermédiaires. Les FC soutiennent un rapport étroit avec les objets, alors que les C planent.

SIIPOLA (1950), à la suite de l'administration alternée des planches du Psychodiagnostic et des mêmes planches achromatiques, ne trouve pas de différence statistiquement significative au niveau des réponses. Pour cet auteur, la couleur a un effet indirect.

KRAL et DORKEN comparent les résultats obtenus au Rorschach par des sujets souffrant de lésions corticales ou sous-corticales. Ils constatent une absence de réponses "couleur" et de réponses "couleur achromatique" chez les sujets porteurs d'une lésion diencéphalique, alors que les tests de vision et de reconnaissance des couleurs sont réussis. Dans ces cas, seule la composante émotionnelle de la couleur n'aurait pas été intégrée, car cliniquement ces sujets souffrent de variations d'humeur intenses et brusques.

Citons enfin l'étude de GOLDSTEIN et ROSENTHAL: les couleurs influent sur l'organisme ; le rouge et

le jaune engendreraient un mouvement vers l'extérieur ; le vert et le bleu, un mouvement vers l'intérieur.

3- La théorie de la forme.

Les exemples précédemment cités illustrent tous une tentative qui situe son effort au même niveau d'explication : la sensation la plus élémentaire est déjà une perception. Quelle distinction peut-on glisser entre la sensation du rouge et la perception du rouge, au Rorschach, quand les données de la psychologie, déjà chez l'enfant et l'animal où on espère une complexité moindre, montrent que les impressions sont organisées d'emblée ? Si la perception permet la vision d'unités construites, d'"entités organisées" (KÖHLER, Tr. Fr., 1964, p. 174), qu'en est-il du principe qui les ordonne ? Et que reste-t-il de la sensation ?

Les théoriciens de la Gestalt ont une réponse: la Gestalt, la forme - Il eût mieux valu, d'après GUILLAUME (1964, p. 5), traduire par : structure, organisation - est la donnée première de toute opération sensorielle ; elle ne provient d'aucune synthèse. La sensation en est le résidu analytique. "La forme, écrit encore GUILLAUME (o.c., p. 7), est autre chose ou quelque chose de plus que la somme de ses parties".

Les relations du Psychodiagnostic et de la théorie de la forme ont été remarquées par L. BISWANGER, qui considérait, en 1923, l'interprétation comme une Gestalt (cité par LOOSLI-USTERI, 1958), par BROSIN et FROMM, W. BISWANGER, KUHN, BINDER (1944). BOHM donne à ce système explicatif la place de choix. Il estime qu'il est le plus apte à alimenter une "théorie des processus perceptifs en jeu dans le test de Rorschach" (o.c., p. 508). Et ce, d'autant mieux que l'idée de forme a été étendue, par ses penseurs, du mental au biologique et du biologique au physique. Il existe une correspondance entre eux : "Un ordre expérimenté est toujours structurale-

ment identique à un ordre fonctionnel dans le déroulement des événements qui lui sont corrélatifs à l'intérieur du cerveau" (KÖHLER, o.c., p. 65). Et GUILLAUME consacre un chapitre de son livre "La psychologie de la forme", aux formes physiques et aux formes physiologiques (Ch. II).

Le principe d'isomorphisme ainsi formulé nous mène, prétend BOHM (o.c., p. 509), "directement au rapport existant entre notre appréhension de la tâche et notre structure cérébrale".

La voie indiquée par BOHM rejoint la classique discussion sur la validité de nos perceptions et leur valeur d'objectivation du monde ambiant. Dans ce très ancien débat sur la place prise par nos sens dans le processus de la connaissance, BOHM incline vers un certain réalisme de la perception, ce réalisme, particulier aux gestaltistes, qui, "pour la première fois sans doute dans le développement de la pensée philosophique, ... maintient la parité absolue entre le sujet et l'objet". (SIMONDON, Cours 1964-65, p. 602).

Remarquons au passage l'écart qui subsiste, chez BOHM, entre la théorie de la forme et ses propres conceptions : la perception, pense-t-il, résulte d'un choix, d'un filtrage ; elle est "a posteriori", alors que l'isomorphisme psycho-physique (KÖHLER, o. c., p. 64) implique qu'elle soit "a praesenti".(Voir SIMONDON, Cours cité, p. 601).

III/- La psychologie de la Gestalt installe la perception au sein d'une théorie qui définit l'homme conne un tout (Mais nous avons vu que BOHM restait en-deçà de cette position). Les théories phénoménologiques de la perceotion "se rattachent à la recherche de cette compréhension de l'activité perceptive comme fonction d'ensemble qui s'intègre elle-même dans une existence du sujet inséré dans le monde". (SIMONDON, p. 604). C'est à cette

dernière tendance que se rallie Françoise MINKOWSKA.

Dans son étude N° 2, qui date de 1943, F. MINKOWSKA attribue à la perception le pouvoir qu'a le Psychodiagnostic d'atteindre à l'essentiel d'une structure mentale. Ce test s'adresse, dit-elle, "à un seul domaine de l'activité humaine, et encore à un domaine relativement primitif, en rapport immédiat avec le monde extérieur, à savoir celui de la perception" (p. 71). A partir du matériau des planches, le sujet reconstruit le monde perçu en faisant intervenir, en une proportion qui l'individualise, des facteurs intellectuels (Ce seront les réponses F), des facteurs affectifs (Réponses C), et un "élément volitionnel-créateur" (Réponses K) (id. p. 71).

Ce monde de la perception prend donc, pour F. MINKOWSKA, une signification particulière. Son rapport étroit avec la notion de contact vital avec la réalité d'Eugène MINKOWSKI (1926) permet qu'on le comprenne comme une modalité très primitive de la présence au monde. C'est, en quelque sorte, une racine intuitive, voire préperceptive, mais en tout cas essentielle, du vécu.

IV/- Ainsi, les théories du test de Rorschach qui font une place de choix à la perception s'inspirent de trois grands courants : celui de la psychologie associationniste, celui de la psychologie de la forme, celui de la phénoménologie. On a pu constater que chaque auteur transgresse le cadre théorique qu'il s'est fixé : la richesse, la diversité et l'origine empirique du test se laissent mal contenir par des systèmes explicatifs conçus ailleurs.

On peut citer ici la conception "empirique", proche des faits, de J. DELAY et P. PICHOT.

"Si les mécanismes par l'intermédiaire desquels la personnalité agit sur la perception sont encore loin d'être élucidés", écrivent-ils (1957, p. 553), des résultats limités mais concrets peuvent être proposés.

A/- Le mécanisme habituellement prévalent de la structuration du champ visuel selon la forme et les contours entre en compétition, dans les planches colorées du test, avec la nécessité d'intégration de stimuli colorés, parfois inadéquats. La solution donnée à cette concurrence "stressante" entre la forme et la couleur met en jeu une affectivité réactionnelle dont on apprécie la "quantité" par la somme des réponses couleurs, et le contrôle grâce aux proportions des FC, CF et C.

1- Le nombre peu élevé des réponses couleur dans la schizophrénie au début serait dû à une restriction de la réactivité du sujet, incapable d'assumer la moindre participation émotionnelle déclenchée par la couleur.

2- Parmi le groupe des épileptiques, 75 % de ceux qui ont des troubles caractériels graves ont une somme des réponses couleur égale ou supérieure à 2 (contre 12 % de ceux qui ont des troubles caractériels légers et 5 % de ceux qui n'en ont pas).

B/- Le F+% indiquerait l'aptitude perceptive, et le nombre des kinesthésies renseignerait autant sur la vie intérieure que sur les possibilités perceptives : la baisse de ces deux ordres de facteurs dans le syndrome organique accrédite cette façon de voir.

L'aspect déficitaire observable dans le psycho-syndrome organique ($R < 15$, $T/R > 1$, $F+\% < 70$, $P\% < 25$, signes Imp et Plx de Piotrowski, pauvreté générale du test, etc...) serait dû (DELAY, PICHOT, LEMPERIERE et PERSE, 1956, p. 118) à la régression au seul niveau perceptif (et non plus projectif/interprétatif) de l'élaboration des réponses, révélant ainsi l'atteinte des facteurs perceptifs visuels et leur importance dans le test de Rorschach.

IV/- Les positions dont il vient d'être

rendu compte acceptent le même postulat : la perception est au fondement du Psychodiagnostic, et KLOPFER (1954 - cité par DELAY et PICHOT, 1957, p. 551) affirme encore que "l'aspect perceptif constitue l'essentiel de ce qui est spécifique au test de Rorschach par rapport aux autres tests utilisés en clinique". Dès lors, on comprend que chaque théorie régnante de la perception soit recevable, sous condition qu'elle fasse ses preuves ; mais on voit aussi que chacune se sert du Rorschach plus qu'elle ne le sert.

L'importance de la perception en tant que fondement du Psychodiagnostic est à discuter. Le Psychodiagnostic donne à voir, il est vrai. Mais, peut-on parler d'épreuve perceptive, alors même qu'il est impossible d'obtenir mieux qu'un consensus sur la nature de la chose à voir : la "banalité" n'exprime qu'un coefficient de forte probabilité de la réponse dans un groupe d'individus donné, et non le pouvoir de la tache d'exister comme objet défini. La capacité d'objectivation de l'individu n'a, avec l'objectivité de la figure supportée par la tache, que de lointains rapports. L'ambiguïté du matériel est d'ailleurs la caractéristique la moins contestable du test et celle qui s'oppose le plus à faire d'une tâche perceptive l'argument fondamental du test.

Signalons encore, favorisé par le mirage de termes homonymes, le rapprochement fallacieux de notions n'ayant que leur nom en commun : la "loi de la bonne forme" est aussi différente que la réponse cotée "bonne forme" par RORSCHACH "qu'un chien de chasse - le mot est de BACHELARD (Le rationalisme appliqué, p. 149) - l'est d'un chien de fusil".

Ces critiques invitent tout au plus à la prudence : la perception ne peut être niée, mais sa place, dans le test, n'est peut-être pas aussi importante qu'il y paraît. En débattre risque d'être sans issue ; le Psychodiagnostic est un produit de la "tendance expérimentale essayiste", dont BONNARDEL a dégagé les caractéristiques à propos des tests employés en psychométrie appliquée : "La méthode essayiste

n'est pas explicative" (p. 142), méthode de l'homme qui "peut... plus qu'il ne sait" (p. 136), elle le condamne à remonter des faits aux hypothèses. Nous croyons, en ce qui concerne le Rorschach, que l'hypothèse perceptive ne rend que partiellement compte des capacités du test.

Essayons de préciser :

1/- La perception, au sens strict, est la "prise de connaissance sensorielle du donné immédiat" (Nuttin, p. 101). L'analyse, avec OMBREDANNE (1955), des moments de l'élaboration perceptive, permet de reconnaître schématiquement :

1- l'exploration du donné perceptif ;

2- la fixation du mouvement exploratoire autour d'un schème figural (une forme, une structure) dont l'origine met en question les parts respectives qu'y prennent le facteur structural, qui est dans la nature de l'objet, les facteurs expérientiel et dispositionnel qui marquent les apports personnels : on conçoit que les distinctions, à ce niveau, soient difficiles.

Le stade exploratoire est de saisie plus aisée. M. DEFAYOLLE, reprenant les distinctions de PIAGET, écrit (p. 71) qu'il est constitué par des déplacements oculaires et des centrations du regard. A celles-ci correspondraient les G primaires, à celles-là les D et Dd. La succession des modes d'appréhension définirait "une sorte de stéréotype d'exploration de chaque individu, qui pourrait bien être une des caractéristiques qu'apprécie le Rorschach" (p. 71), et serait en rapport avec l'organisation spatiale : les droitiers appréhendent leurs réponses dans la partie droite de la tache dans 74 % des cas, les gauchers dans 28 % des cas. SAL Y ROSAS indique que les parties extérieures et supérieures sont plus volontiers interprétées que les parties intérieures et inférieures, et ce d'autant plus nettement que le niveau socio-culturel est plus bas.

Le stade de l'exploration, et lui seul, témoigne sans ambiguïté pour les processus perceptifs en cause dans l'élaboration de la réponse. Les autres phases de cette élaboration admettent trop d'influences incontrôlables, et l'aspect proprement perceptif s'y dissout d'autant plus aisément que le caractère informe de "l'objet tache" oblige à un travail de création, de mise en forme, qui exacerbe les expressions personnelles.

2/- La perception peut aussi se comprendre au sens élargi du "contact cognitif de l'homme avec le monde" (NUTTIN, p. 101), et l'expérience de cette rencontre, lors de la passation du test de Rorschach, se laisse saisir dans et par le compte rendu adressé à l'examinateur. Les niveaux de cette cognition, ses fluctuations et ses dégradations ne s'apprécient qu'à travers le langage qui les manifeste, et ses divers avatars donnent moins accès aux phénomènes sensoriels (ou intellectuels, imaginatifs, affectifs, etc...) élémentaires, qu'aux modulations du clavier verbal qui les actualise. Dans ce cas, l'immédiat de notre connaissance des processus perceptifs en cause s'échafaude sur le langage qui les médiatise.

Il reste aux théories de la perception le mérite d'avoir repéré quelques problèmes fondamentaux. En particulier, celles qui s'intéressent aux faits de perception simples ébauchent des hypothèses qui visent le comportement et la constitution ; elles permettent, lors de leur application au Psychodiagnostic, d'aborder la question des typologies.

D'une façon générale, toute discussion qui porte sur la perception cherche à déterminer la part respective qu'y prennent l'inné et l'acquis, le naturel et le culturel, et ce problème surgira encore dans la suite de ce travail.

Chapitre II

PLACE DE L'IMAGINATION DANS L'ÉLABORATION DES RÉPONSES

"Le test de Rorschach, écrit Roland KUHN (Tr. Fr. 1953, p. 66), repose sur la faculté que nous avons de reconnaître divers objets dans une tache qui ne représente rien de précis". On ne saurait mieux souligner l'apparence de fantaisie des réponses qui fait comprendre - RORSCHACH le notait (p.3)- que "presque tous les sujets considèrent l'expérience comme une épreuve d'imagination".

RORSCHACH révoque en doute cette apparence, à l'examen des insuffisances de l'étude que SZYMON HENS a menée, en précurseur (1917), à l'aide de "taches informes", chez "des enfants d'âge scolaire, des adultes normaux et des malades mentaux". Car l'imagination, pense-t-il, influe sur les contenus qu'elle alimente, mais n'est d'aucun effet sur "l'aspect formel des processus de perception" (p. 107). Or, "il s'agit avant tout d'obtenir un aperçu de la fonction de perception et de conception" (p. 6) qui ne saurait être réduite aux dimensions anecdotiques de la réponse. Le problème du contenu, que RORSCHACH paraît mettre de côté, en introduisant son ouvrage, retrouvera de l'importance dans un texte posthume, publié par OBERHOLZER (adjoint au Psychodiagnostic de Rorschach, Tr. Fr., p. 204 sq) et connaîtra de nombreux développements après l'utilisation, par les rorchachistes, de la notion de projection.

Ainsi, RORSCHACH distingue la forme et le contenu, qu'il met en relation avec la part proprement imaginative de l'individu. Le sujet imaginatif emprunte ses interprétations "à des thèmes de fables, des images mythiques, des scènes de roman, etc... (RORSCHACH, p. 107), mais il se range, sur un plan formel, parmi les introversifs. Ceci le distingue du confabulant, qui prend ses contenus dans la réalité et les ordonne à la façon des extratensifs.

Le niveau de l'imaginaire ne peut rien nous apprendre d'essentiel sur l'architecture mentale, et le refus de Rorschach d'admettre l'imagination au fondement de son "expérience diagnostique de perception" a, semble-t-il, fait autorité. Mais la question n'est pas tranchée, ni dans sa généralité, ni dans ses applications au test de Rorschach, et beaucoup d'auteurs tiennent à conserver, à l'imagination comme à la perception, une place équivalente. LEROY, LEMPERIERE, ANGEBOUST, ROUSSEL, dans la présentation d'un film de Duvivier consacré à "la perception et l'imaginaire", concluent, par exemple, que "les mécanismes imaginaires se révèlent comme un élément fondamental de l'acte perceptif. Toute perception est une confrontation permanente entre le réel et l'imaginaire" (p. 178).

L'imagination a d'ailleurs retrouvé quelque crédit auprès des rorchachistes, à la faveur de ces "modifications dans le train de vie spirituelle" opérées, selon BREHIER (1964, p. 14), par la phénoménologie.

SARTRE, en France, s'est fait l'interprète de cette nouvelle attitude auprès des psychologues, et ses deux ouvrages, "L'imagination" (1936) et "L'imaginaire" (1940), servent de référence à quelques travaux qui s'essaient à repenser le Psychodiagnostic en fonction de l'imagination.

LAGACHE, en 1943, ouvre la voie. Si on s'in-

terroge sur "l'essence du test" et sur "le type normal des conduites adaptatives auxquelles il fait appel" (p. 3), on constate qu'il est inexact "de ramener à la perception la conduite que le test sollicite de la part du sujet" (p. 4). En fait, le matériel donne à voir une image, mieux : une image d'image, et le sujet est invité de ce fait à "faire appel à la conduite ludique de la rêverie imageante" et à abandonner, autant que faire il peut, une conduite percevante et réalisante (qui aboutirait à ne voir dans le matériel que des taches). De sorte que "l'axe de l'interprétation des résultats du Rorschach, c'est la détection des résistances à la rêverie imageante, lorsqu'elle se manifeste sous la forme de l'embarras, du refus, des remarques descriptives, des divers "chocs" et des chutes de niveau de la conduite adaptative qui en fait partie" (p. 10). En bref, le test renseigne sur "l'attitude du sujet par rapport à sa vie intérieure" (p. 11).

TOSQUELLES adopte la notion sartrienne de conscience imageante - qui est conscience libre et consciente de son activité de jeu - pour étudier la fascination, observable lors de la passation du test, qui la maintient soudainement captive, par l'effet de rythme que les planches obtiennent de leur répartition symétrique. La conscience fascinée est alors proche du rêve et "contrainte, ainsi que l'écrit SARTRE (L'imaginaire, p. 97), de réaliser toutes ses intentions" : elle conduit dès cet instant au plus intime du sujet.

Les études de TOSQUELLES et de LAGACHE sont parentes, mais elles s'engagent dans des directions opposées à celles qui les inspirent.

Revenons à SARTRE et à son projet d'une "psychologie phénoménologique de l'image" (L'imaginaire, p. 159). L'image n'est pas un contenu de la conscience, mais elle est déjà "un certain type de conscience .. .. conscience de quelque chose" (L'imagination, p.

162). L'imagination n'est pas une faculté isolée, mais un acte par lequel la conscience - sans jamais cesser d'être conscience d'elle-même - se donne un objet. "L'acte imageant proprement dit consiste à poser l'imaginaire pour soi" (L'imaginaire, p. 360), et l'interprétation d'une tache sur la nappe ou sur le mur, par exemple, est un acte imageant. "Cette tache ne représente rien ; quand je la perçois, je la perçois comme tache, et voilà tout" (L'imaginaire, p. 76). Laissant errer mes yeux sur elle, "il arrive qu'une forme connue jaillisse de ces arabesques.. (p. 76) .. mes yeux se sont frayé un chemin et le chemin reste tracé sur la tapisserie... je confie à la forme orientée qui vient d'apparaître une valeur représentative... le savoir s'est incorporé à mes mouvements et les dirige" (L'imaginaire, p.77). A moins, et c'est une autre éventualité, qu'une certaine forme s'impose d'elle-même, en surimpression sur le fond, "et provoque des mouvements oculaires par sa structure" (L'imaginaire, p. 77) ; elle donne un sens à l'exploration qui n'intègre plus alors que les détails qui lui sont conformes.

Dans les deux cas, "le savoir crée l'image" (L'imaginaire, p. 78) qui est le produit d'une reconnaissance. Il y a assimilation de l'inconnu au connu, et la démonstration qui prend exemple d'une tache sur la nappe peut être reprise pour une tache du Psychodiagnostic.

Le statut de ce savoir est celui de la conscience qui le supporte, étant entendu qu'en l'absence de toute propriété représentative inhérente à la tache, "l'objet de l'image n'est pas posé comme existant" (L'imaginaire, p. 78). L'interprétation est le fait d'une conscience en position intermédiaire, ni conscience imagée, ni conscience hypnagogique. La conscience imagée imagine à partir des propriétés représentatives réelles d'un dessin, quoiqu'elle "puisse poser son objet comme non existant" (L'imaginaire, p. 75) ; la conscience hypnagogique pose que la représentation existe comme représentation, mais non comme objet.

Ce long retour à SARTRE permet d'examiner les opinions qui s'en autorisent. Que l'image ne soit plus considérée comme l'élément circonscrit d'une mécanique mentale ni l'imagination comme une fonction isolée, mais que la première se comprenne comme cette "façon qu'a la conscience de se donner un objet" (L'imaginaire, p. 19), et que la seconde soit ainsi le moment d'une conscience complète, toujours "conscience de part en part" (L'imaginaire, p. 28), voilà qui peut satisfaire, tout en conservant la terminologie de la psychologie classique, aux ambitions holistiques des rorchachistes : BINDER (1944) n'affirme-t-il pas - c'est Marguerite LOOSLI-USTERI qui le rapporte (1958, p. 136) - que le test de Rorschach est "un miroir magique de l'âme profonde" ?

Précisément, le test de Rorschach est en quête de son objet : celui d'une étude de la personnalité. Or, s'inspirer de Sartre, c'est détourner à des fins psychologiques une pensée de sa visée philosophique, et c'est encore, à la suivre absolument, se condamner à faire coïncider conscience et personnalité : position intenable en théorie comme en clinique.

Il n'y a pas lieu de suivre dans ses avatars et jusqu'aux extrémités de sa plus lointaine périphérie, une conscience qui, selon SARTRE, voit naître de ses bords le phénomène hallucinatoire (L'imaginaire, p. 303). Il suffit de noter que cette psychopathologie des confins de la conscience, cet au-delà de la conscience quasi mystique, refuse tout recours à l'inconscient. Il est piquant que LAGACHE et TOSQUELLES aboutissent, du même pas que SARTRE, à des vues opposées, puisque l'inconscient est ce sur quoi, pour eux, le test de Rorschach débouche.

L'étude que DAUMEZON, LANTERI-LAURA, Mlle LEBEAU et BRABANT (1961) font du Psychodiagnostic, en se référant largement à HUSSERL et à SARTRE, est plus convaincante.

C'est ainsi qu'ils supputent une <u>intentionna-</u>

lité perceptive (qui ne permet d'autres distinctions que celle d'une planche et d'une tache) et une intentionnalité imageante (qui efface le niveau de la réalité perceptive en même temps qu'elle en fait le support de la conscience imageante). L'originalité du test vient de sa situation intermédiaire à ces deux niveaux. Il n'est, ni test perceptif, ni test d'imagination : le spécifie l'occasion qu'il fournit de prendre "l'attitude imageante" (p. 858). De la même façon que l'adaptation au test réclame, selon LAGACHE, un balancement entre la perception réalisante et l'imagination déréalisante, de même l'attitude imageante est une incessante oscillation qui fait dépendre la réponse, soit d'une appréhension sensorielle simple (dont la théorie de la forme peut alors, à ce seul niveau, rendre compte), soit d'une intentionnalité imageante qui "opère un choix parmi toutes les analogies que lui donne l'appréhension sensorielle" (p. 862).

L'élégante démonstration des auteurs permet une mise en forme des rapports supposés de l'imagination et de la perception. Son mérite tient encore à sa tentative d'expliciter le test comme une épreuve de la personnalité, dans la mesure où l'expérience du sujet peut y être saisie dans son instantanéité - au travers des modalités de l'appréhension sensorielle - et dans sa singularité - par le groupement des contenus qui lui sont propres. "L'élection s'accomplit selon le sens le plus fort que prennent, soit les motifs impersonnels, qui tiennent à la structure même de chaque planche, soit les motifs singuliers, qui tiennent à la signification de telle ou telle analogie pour l'histoire concrète du sujet qui passe le test" (p. 862). Les motivations même impersonnelles "ne contraignent jamais véritablement le sujet" (p. 863) : à tous les niveaux, triomphe sa "présence efficace" (p. 864) et son affectivité entière.

Les avantages d'une telle conception sont évidents : l'étude des déterminants et du mode d'appréhension bénéficie des formulations de la "Gestalt Psychologie"; celle des contenus profite des données

relatives à l'être humain en situation. C'est une judicieuse synthèse qui refuse les dichotomies et ménage des paliers hiérarchisés de complexité croissante, tous subordonnés en fin de compte à une conception unitaire de l'homme replacé dans une dynamique interpersonnelle. "Le test de Rorschach est une situation qui met en rapport trois éléments : l'homme qui passe le test, les planches qu'il regarde successivement, et le psychologue qui fait passer le test, et il n'est pas sans importance de retenir que tout ce qui se déroule dans l'épreuve met en jeu les diverses relations qui se nouent entre eux" (P. 840).

Remarquons, sur ce point précis, la sensible évolution des auteurs en ce qui concerne leur compréhension des facteurs primordiaux de la passation, puisque, dans une publication antérieure (1959), ils caractérisaient le test par : 1- la situation interhumaine qui lui sert de toile de fond et qui n'influerait pas sur les résultats ; 2- l'étude élective d'une couche fondamentale de la perception ; 3- l'aboutissement à "une expression verbale" (p. 686).

Les limites de la conception des auteurs sont indiquées dans les a priori de leur étude (1961). Ainsi : "Dire tout ce que cela pourrait être, c'est dire tout ce que chaque planche, à mon avis, pourrait représenter" (p. 481), lit-on, dans le corps de ce texte. Et, plus loin : "Il ne s'agit pas de décrire chaque planche pour elle-même... mais ce que peuvent représenter les particularités de la planche"... Et encore : "Le test étudie, non pas tant ce qu'on peut raconter en parlant d'une planche, mais bien ce qu'une planche peut représenter" (p. 841). La conclusion est conforme au postulat inaugural : "Le test évalue la possibilité d'adopter une conscience imageante, c'est-à-dire de saisir le sens des consignes données par le psychologue, et de prendre, à l'égard des planches, non pas l'attitude perceptive, mais l'attitude imageante" (P. 857).

Ceci empêche cette théorie du test de concerner véritablement la dynamique de l'interaction. Mais

cette restriction n'est pas involontaire ; par exemple, la différence de la passation du test avec l'association libre est fortement soulignée, puisque, "dans le test, l'origine de toutes les représentations, c'est d'abord la présence de chaque planche" (p. 841). Voilà qui explique aussi l'étonnante affirmation, par DAUMEZON et coll. (1959), de l'indépendance de la passation à l'égard de "la situation interhumaine qui lui sert de toile de fond" (p. 686). Cette désolidarisation du sujet testé d'une partie importante de son entourage, de son environnement, rappelle ce "dialogue avec le matériel" (GUILLAUMIN, 1965, p. 178. Voir aussi "La question silencieuse du matériel", d'après LAGACHE), pendant lequel la présence du testeur s'estompe : au terme de l'examen, la communication, "un moment altérée par l'interférence des tests", se rétablit (GUILLAUMIN, p. 179).

Chapitre III

ANALYSE DE LA PASSATION

Les qualités du Psychodiagnostic gardent leur secret, bien que la majorité des auteurs soient prêts à leur attribuer le pouvoir de révéler la personnalité.

Il est plus simple, en vue d'une analyse de la passation, d'avancer qu'elles déclenchent une conduite, c'est-à-dire, écrit FRAISSE (p. 73), "la manifestation d'une personnalité dans une situation donnée". Ce concept permet d'aborder la situation de la passation dans son ensemble. Puisqu'on ne connaît pas le niveau exact du pouvoir stimulant des planches, il vaut mieux recourir à l'expérience de la passation où ce pouvoir opère : la psychologie expérimentale fournira les modèles de référence.

On peut ainsi :

1- mettre en évidence les diverses variables de "l'expérimentation" ;

2- montrer la difficulté du contrôle, tant des variables dépendantes (Ce sont les réponses au test), que des variables indépendantes (Ce sont les facteurs de personnalité et les éléments de la situation de test) ;

3- indiquer le peu de maniabilité du test à des fins de psychologie différentielle.

o
o o

I- LES FACTEURS DE LA PASSATION.

Ce paragraphe s'inspire particulièrement du tome I du "Traité de Psychologie expérimentale", dirigé par Paul FRAISSE et Jean PIAGET (1963).

Une conduite dépend du sujet, mais aussi des circonstances. FRAISSE écrit qu'une conduite R est fonction de la personnalité P et de la situation S:

$$R = f\ (P\ ,\ S)$$

Mais il est clair que la situation influe sur le sujet qui l'appréhende à sa manière ; leur interaction doit figurer dans le schéma :

$$R = f\ (P \times S)$$

La "relation psychologique" ainsi formalisée comporte trois systèmes de variables dont on peut faire l'analyse.

1/- La situation est faite d'un environnement et d'une tâche.

a)- L'environnement physique - la pièce d'examen, par exemple - sert de cadre à la tâche, et l'environnement social, dans le cas d'un test, se réduit habituellement à l'examinateur.

b)- La tâche est le traitement d'un matériel donné (les planches du test de Rorschach), dans le sens donné par la consigne.

2/- La mise en évidence des variables de la personnalité est le but du test de Rorschach. Il est évident que les réponses sont d'autant plus significatives de la personnalité que les variables situationnelles (cadre de la passation, examinateur, consigne) sont plus standardisées. Il serait, dans ce cas, possible d'affirmer qu'à une personnalité donnée correspond une conduite particulière, et reconnaître, à partir de systèmes différenciés de con-

duite, des types de personnalité.

3/- La conduite s'évalue par la multiplicité des réponses au test, et le soin qu'on prend de les saisir est corrélatif de leur valeur dénotative de tel ou tel trait de la personnalité.

o
o oo

II- LES VARIABLES INDEPENDANTES DE LA PASSATION.

Leur étude attentive démontre leur grand nombre et la multiplicité des influences auxquelles elles sont soumises, et la standardisation du test tend à assurer leur invariance. Qu'en est-il dans la pratique ?

Attachons-nous aux variables situationnelles.

1- L'environnement physique est facile à unifier. MORGENTHALER, dans une introduction technique jointe à la quatrième édition du Psychodiagnostic (RORSCHACH, Tr. Fr., p. 252), a proposé des repères facilement reproductibles.

2- L'environnement social, c'est-à-dire l'examinateur, produit des effets spécifiques dès la "préparation psycholohique" à l'examen, ainsi que le notait déjà MORGENTHALER (o.c., p. 259).

BOHM, dans son Traité, résume le texte de MORGENTHALER et précise qu'il peut être opportun,en raison de l'attitude du sujet vis-à-vis de l'examinateur, de reporter la passation à un autre moment, voire de la confier à un autre examinateur.

a)- L'attitude de l'examinateur est, en effet, déterminante sur la conduite de l'examiné. Quand l'examinateur se montre chaleureux (J. LUFT), le nombre de planches trouvées agréables double largement, alors qu'un examinateur froid et réservé

produit un inhibition nette dans les réponses (E. LORD).

L'approbation verbale, gestuelle et même mimique à certaines réponses, augmente leur nombre vers la fin du test. Il s'agirait d'un mécanisme de renforcement (WICKES, GROSS).

b)- L'influence des caractères physiques d'un enquêteur sur la qualité des réponses obtenues, lors d'une interview, laisse à penser qu'il peut en être de même lors de la passation d'un test.

Il ne semble pas que l'influence des caractères ethniques ait été étudiée ; par contre, celle du sexe a retenu l'attention. Il n'aurait, pour ALDEN et BENTON, aucune influence. Ce n'est pas l'avis de BOHM, qui note une inhibition des interprétations sexuelles lorsque l'examinateur n'est pas du même sexe que le sujet testé, ni de RABIN, NELSON et CLARK dont les conclusions vont dans le même sens, ni de KUHN (Tr. Fr., 1957, p.163) qui fonde son opinion sur les différences observées quand le test est administré alternativement au même sujet par un homme et par une femme.

c)- Le caractère de l'examinateur - dont la notion reste vague - aurait une certaine influence. Hormis les conclusions opposées de WICKES, de BERNSTEIN, les auteurs reconnaissent l'existence d'une relation.

Certains examinateurs feraient apparaître plus fréquemment certains indices (GIBBY ; GIBBY, MILLER et WALKER) et seraient capables de provoquer un effet dysphorique chez les sujets testés.

La "personnalité" (autoritaire, maternelle, sociale) des trois examinatrices de l'expérience de LORD serait en cause dans la divergence des protocoles obtenus à partir d'un même groupe homogène de sujets.

En fait, plus de la moitié des déterminants étudiés varieraient en fonction de la personnalité du testeur, appréciée soit par le T.A.T. et

le M.M.P.I. (MILLER, SANDERS et CLEVELAND), soit par le Rorschach (SANDERS et CLEVELAND). De plus, ces deux derniers auteurs ont, après coup, invité les sujets à évaluer l'agressivité et l'anxiété manifestées par leur examinateur. Ils ont trouvé une corrélation entre la perception d'agressivité et les résultats du test, mais non entre l'agressivité réellement décelée chez l'examinateur par des méthodes projectives et ces mêmes résultats. Tant il est vrai que (ainsi le remarque J. GUILLAUMIN, qui cite et commente cette expérience : 1965, p. 88 ; la majeure partie des autres expériences citées dans ce chapitre lui sont empruntées) l'image, que le sujet se forme de son examinateur, tient une place prépondérante.

d)- Le confort matériel et les préoccupations actuelles du sujet testé sont susceptibles de modifier les réponses. RORSCHACH notait déjà l'influence des variations d'humeur.

L'immobilité forcée augmente le nombre des kinesthésies humaines (KORCHIN, MELTZOFF et SINGER ; SINGER et coll., 1952 et 1954 ; MEILI - DWORETSKI).

Des inquiétudes du sujet concernant sa santé orientent ses réponses. La perspective d'une intervention chirurgicale agit dans le sens d'une constriction émotionnelle (KLATSKIN) et le pourcentage des réponses anatomiques augmente chez les hospitalisés d'un pavillon de traumatologie (GUILLAUMIN et GUYOTAT ; GUILLAUMIN).

3- La tâche, autre élément de la situation, s'exerce à l'aide d'un matériel ("les planches") que les progrès techniques ont mis désormais à l'abri des trop grandes variations.

Malgré cette stabilité, il reste que la nature particulière du matériel laisse subsister les plus grandes incertitudes. L'ambiguïté figurative des taches est au principe même du test. "Les taches fortuites deRorschach sont chaotiques,abstrac-

tion faite de leur symétrie qui est leur seul principe d'ordre". (LOOSLI-USTERI, 1958, p. 141). Cette symétrie était d'ailleurs voulue par RORSCHACH, parce qu'elle donnait une "puissance plastique" (p. 1) propre à retenir l'intérêt.

4- La consigne tient une place fondamentale : elle délimite le champ de l'expérience et précise son but. L'usage d'une consigne toujours identique "a pour but d'amener tous les sujets à aborder la tâche dans des conditions aussi voisines que possible". (FRAISSE, p. 95).

A- Toute variation introduite dans la formulation entraîne des variations de la réponse. RORSCHACH, qui proposait : "Qu'est-ce que ça pourrait être ?", avait lui-même fait l'essai de consignes plus directives. Rappelons l'essentiel de ce qu'il a appelé une "épreuve d'interprétation dirigée" (Tr. Fr., p. 62) :

a)- Si on exhorte le sujet à interpréter des formes aussi nettes que possible, le F+% s'élève. Corrélativement, les G et les K, les C et les O diminuent, les A% augmentent.

b)- En imposant une succession aussi rigide que possible, on obtient des résultats semblables, mais la baisse qualitative des autres facteurs est moindre.

c)- L'ordre d'interpréter le maximum possible de G est suivi d'un résultat positif seulement chez un sujet qui a déjà montré une disposition aux G.

d)- L'interprétation exclusive de formes animales fait baisser les G, K, O, mais modifie assez peu, dans l'ensemble, le résultat normal. Par contre, l'exclusion volontaire des réponses animales aboutit à de fréquents refus.

e)- Les consignes portant sur les K et

les C permettent d'étudier les résistances aux influences volontaires.

Seuls les sujets qui fournissent spontanément de nombreuses réponses kinesthésiques sont capables d'en augmenter volontairement le nombre. A l'inverse, ils ont une grande difficulté à les réprimer. Les sujets qui donnent peu ou pas de réponses K sont incapables d'en augmenter le nombre, à moins de donner des réponses de mauvaise qualité.

Les réponses couleur, par contre, sont plus influençables. Même s'il ne donne pas spontanément des réponses couleur, un sujet est capable de produire des FC et même des C ; mais s'il est méticuleux, mélancolique ou névrotique, cette tâche lui sera pénible.

La répression des couleurs est plus difficile ; elle s'accompagne d'une répression des kinesthésies qui sont souvent associées.

RORSCHACH conclut de ces expériences que les dispositions qui n'appartiennent pas en propre au sujet (réponses C, qui témoigneraient d'une disposition générale, l'affectivité) sont manipulables, alors que les dispositions individuelles (réponses K, G, O) résistent aux interventions.

B- Les études faites par la suite sur la consigne ont cherché à élucider l'effet de "variables occultes" et la façon dont elles influent sur les résultats.

a)- La consigne donnée au sujet de chercher à produire la meilleure ou la plus mauvaise impression sur l'examinateur n'entraîne que des variations faibles (FOSBERG, 1938, 1941) et qui s'annulent dans les moyennes de groupe (FOSBERG, 1943 - CARP et SHAVZIN).

b)- Les consignes ou les avertissements qui soulignent à l'avance l'intérêt d'un certain type de réponses infléchissent significativement les résultats, que l'attention ait été attirée sur le

mode d'appréhension (COFFIN - ABRAMSON - KEYES), sur la place de la réponse, la couleur, l'estompage ou la texture (HUTT, GIBBY, MILTON et POTTHARST - GIBBY-FABRIKANT, 1954 et 1955).

c)- L'information préalable sur le but du test provoque des modifications émotionnelles qui s'expriment au niveau de la forme et du contenu (CALDEN et COHEN - HENRY et ROTTER).

d)- La limitation de la durée du test chez les sujets normaux entraîne un comportement semblable à celui de malades placés dans des conditions temporelles moins contraignantes (WEISSKOPF - SIIPOLA et TAYLOR).

C - La consigne est d'autant plus le pivot de la passation que le matériel ne montre aucun indice qui oriente sur son utilisation. La consigne suivante (ANZIEU, 1965, p. 24) : "Ce qu'on vous demande de dire, c'est tout ce qu'on pourrait voir dans ces taches", qui implique qu'on peut voir, ne prend certainement pas le même sens, pour l'examiné, que le : "Qu'est-ce que cela pourrait être ?" de RORSCHACH, ou que la proposition de M. LOOSLI-USTERI (1958, p. 24) : "Vous pouvez découvrir dans ces taches des choses connues. Vous me direz ce que vous y découvrez et, naturellement, je dois noter ce que vous dites". Cet auteur propose d'éviter les verbes "former", "suggérer", "représenter". A la question: "Qu'est-ce que ça représente ?", Cécile BEIZMANN (1961, p. 30, note 1) écrit que la plupart des enfants répondent : "Rien du tout... des taches et c'est tout" (et pour les enfants, elle propose : Qu'est-ce que tu peux voir là-dessus, p. 30). Et D. LAGACHE illustre ce qu'il appelle la conduite percevante et réalisante, par la réponse : "C'est des taches", consécutive à la question : "Qu'est-ce que c'est ?" (1943 et 1957).

Reprenons la formule générale : $R = f (S \rightleftharpoons P)$. On constate que le soin qu'on pourrait apporter à contrôler les variables situationnelles ne permettrait pas, dans les conditions habituelles d'application du test, de traiter la situation S comme une variable strictement indépendante. Il n'est pas possible d'exiger, dans le même temps, un cadre de passation neutre, la neutralisation des facteurs liés à la personne de l'examinateur, la suppression des motivations concurrentes chez le sujet examiné, l'usage d'une consigne simple, standardisée, non directive et compréhensible, un matériel enfin toujours identique.

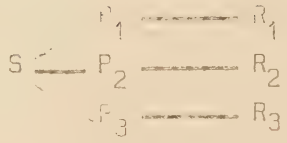
Qu'espérer, en conséquence, d'une étude des variables de la personnalité, si les variables situationnelles additionnent leurs effets propres ? Organiquement, le Rorschach, test "multifactoriel" (EYSENCK), répond mal à la définition rigoureuse d'un test (Voir PICHOT, 1954 - CAMBON).

Il est extraordinaire, dans ces conditions, de prétendre isoler des configurations typiques au niveau de réponses dont la variété rend de plus le classement hasardeux. La cotation thématique classique est une tentative pour simplifier ces variables et faciliter leur manipulation. Mais, outre que cet allègement se fait aux dépens de la qualité des réponses, il n'apporte pas de certitudes supplémentaires dans le traitement des hypothèses, puisque les réponses ne sont pas, au contraire de ce qu'on devrait en attendre si le test était rigoureux, les seules variables dépendantes : tout un jeu difficile à contrôler de ces variables a pu être repéré aussi au niveau de la situation.

1- Le Psychodiagnostic se révèle assez peu maniable comme test, selon les objectifs de la psychologie différentielle.

Dans cette perspective, des sujets placés dans une situation identique n'ont pas la même conduite si leur personnalité est différente.

Ceci s'écrit (FRAISSE, p. 77) :



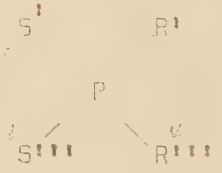
où la réaction (la réponse) R_1 à la situation S manifeste la personnalité P_1 et la distingue des autres, et ainsi de suite.

Mais l'indétermination démontrée de la situation S, en ce qui concerne le Rorschach, ne permet pas d'accorder une confiance suffisante à son abord par cette méthode.

2- Le Psychodiagnostic garde cependant toute sa valeur en psychologie individuelle.

Les fluctuations de la situation sont moins gênantes, dans une étude de cas.

Pour un sujet donné, on peut écrire :



où l'éventail des variations (de R' à R''' et de R''' à R') des réactions de la personnalité traduit les variations de la situation (de S' à S''' et de S''' à S').

Bien évidemment, pour établir la généralité de ces relations cernées au niveau d'un individu, doit-on avoir recours à plusieurs sujets (FRAISSE, p. 77, note 1).

La démarche ne peut prétendre à la précision qu'à la condition que les variations de S' à S''' soient systématiques et contrôlables. A chaque aménagement S', S'', S''' de la situation, correspond une conduite R', R'', R'''.

Ceci peut s'écrire :

Ici, de même, l'abondance des variables parasites et occultes de la situation amoindrit la valeur explicative de ce schéma. On peut rappeler, à ce sujet, les tentatives de HARROWER-ERICKSON (cité par PICHOT, 1954) ou d'EYSENCK (Tr. Fr.,1950) pour épurer la situation et limiter les types de réactions en imposant au sujet un nombre fini de réponses.

Ce schéma est pourtant assez proche de la réalité du test.

a- On peut compter la succession des dix planches du test au nombre des variations systématiques de la situation. Ceci impose de reconnaître à chaque planche un caractère original.

b- Il est possible de comparer les réactions qu'un même sujet présente à des moments différents dans la même situation : une variation des réponses indiquerait une modification de la personnalité survenue entre temps (Se reporter aux études de Z. HELMAN). Des précautions sont à prendre pour éviter les effets d'apprentissage.

c- On remarque, si le même sujet et le même examinateur se retrouvent autour de la même épreuve, que les variables incontrôlables agissent dans le même sens : il est moins à craindre qu'elles viennent fausser les comparaisons.

d- Il faut souligner que les variables les plus incontrôlables de la situation concernent le couple testeur-testé, c'est-à-dire l'interaction. Si la dynamique intersubjective est un obstacle au traitement statistique des réponses, elle paraît indispensable à la marche de l'épreuve.

Le Rorschach est un matériel informe à usages multiples, inutilisable en l'absence d'une indication. La consigne lève le doute et devient, pour le sujet examiné, le seul élément de certitude : s'il comprend que la tache est une représentation et qu'on peut y voir quelque chose, il s'évertuera à deviner ce qu'elle représente ou à dire ce qu'il y voit. Il suppose évidemment que son exercice n'est pas gratuit, et que l'examinateur connaît les bonnes réponses et le sens général de l'épreuve.

La passation nécessite le mise en place préalable d'un facteur dynamisant pour rendre possible le déroulement paradoxal d'une relation dans laquelle l'examinateur a toujours l'avantage d'un savoir sur le sujet qui se soumet au test. La passation se soutient uniquement de ce lien du savoir à l'ignorance, puisqu'à aucun moment, du fait de l'ambiguïté persistante des taches, l'examiné ne peut atteindre la certitude d'être dans la bonne voie. La qualité du contact entre les deux sujets en présence est une variable primordiale du test qui doit être explicitée en terme de transfert.

Chapitre IV

L'ETUDE SEMANTIQUE : CONDUITE SPÉCIFIQUE AU TEST DE RORSCHACH

La passation du test de Rorschach a tous les caractères d'une situation interpersonnelle dans laquelle une tâche toujours perfectible est le prétexte d'un "acte créateur" (M. LOOSLI-USTERI, 1958, p. 140), destiné à maîtriser une réalité perpétuellement fuyante. "Chaque résultat Rorschach est une chaîne d'actes créateurs reflétant la conduite du sujet face à la réalité" (id., p. 141).

Cette lutte pour réorganiser l'informe et lui donner un nom est un acte de langage. Le test est l'occasion, moins d'un voir ou d'un imaginer que d'un dire qui vient au-devant du soupçon porté par la consigne, d'un sens caché. Le propre du test de Rorschach est d'ordonner la perception comme l'imagination dans le sens d'une recherche qui vise à mettre un terme à l'insignifiance et à induire une "attitude sémantique" (FRANCES, 1962, p. 108).

Comment le sens vient-il à l'image ? s'interroge Roland BARTHES (1964, a), en prélude à l'analyse d'une affiche publicitaire ? La question vaut à être adaptée à telle ou telle planche du Rorschach: Comment le sens vient-il à la tache ? Il suffit que le sujet testé réponde à la consigne : "Qu'est-ce que ça pourrait être ?", pour que cela soit : être

humain, animal ou chose. Le soin de l'examinateur à localiser la vision de son sujet (MORGENTHALER proposait, dans les cas douteux, un décalque de la zone douteuse, et Cécile BEIZMANN développe les avantages de cette méthode, 1961) indique suffisamment que l'auteur de la réponse est seul garant de son objectivité. Il en est, autrement dit, l'inventeur et la réponse garde sa pleine valeur, même si pour l'examinateur elle n'a pas le pouvoir de désigner quoi que ce soit de cohérent dans le réel.

Chez l'examinateur, la signification précède la vision. C'est autour de l'antériorité, de la contemporanéité ou de la postériorité du sens par rapport à l'image, chez l'examiné, que tourne l'approche théorique du test. Deux de ces trois éventualités (hypothèse perceptive et hypothèse imaginative) ont été envisagées. Il reste à introduire la troisième : l'hypothèse sémantique.

L'hypothèse perceptive pose que la réponse à la planche de Rorschach résulte d'une correspondance, même approximative, entre un complexe physique, le stimulus, et une structure mentale, celle-ci éclairant celui-là dans le même temps qu'elle se révèle par la façon dont elle l'explicite. La théorie de la forme, par exemple, tente d'expliquer comment un certain ordre peut s'introduire au sein d'un amas inorganisé, comment un objet pourvu d'une signification doit au préalable exister "comme objet sensible en vertu de ses caractères intrinsèques" (GUILLAUME, p. 72). La perception opère une segmentation de la tache selon des lois qui échappent à la connaissance et procure à celle-ci des supports matériels aptes à la figuration et à la reconnaissance. La forme précède la signification ; la figure est antécédente au sens.

Se pose alors la question du lien de cette forme anonyme au sens qui la nomme. Outre que la perception, dans l'hypothèse considérée, n'intervient qu'à la phase initiale de l'élaboration de la réponse, rien ne permet d'affirmer qu'elle soit

déterminante. Si elle l'était - et c'est ce que propose l'hypothèse perceptive -, il faudrait comprendre que le découpage perceptif aboutit à des formes suffisamment nettes pour que s'efface une quelconque indécision de la dénomination, et que les processus perceptifs ne sont pas, même à ce niveau très élémentaire, indépendants des processus cognitifs.

Ceci oblige à affirmer le primat de l'expérience pour l'intégration d'une perception, même simple, au sein d'une trame discursive. La réaction à la planche du Rorschach est une "réponse verbale" qui suppose un savoir préalable.

L'hypothèse qui promeut le rôle de l'imagination tient compte de l'activité perceptive : le matériel perceptif, glané au hasard de la quête du regard et organisé selon les lois propres à la perception, sert d'arête à l'imagination qui l'inclut dans ses productions. L'imagination, seule, donne à la forme un sens et la sort de l'anonymat. Dans cette perspective, le test de Rorschach n'est qu'un prétexte et on voit mal comment il serait révélateur de la personnalité.

L'hypothèse sémantique pose que le sens est premier, que l'image ne peut advenir qu'en place de ce sens, et que la perception, qui justement fait image, est seconde, elle aussi, au sens. Et puisqu'il est vrai que le sens est ici entièrement dicible et qu'il ne s'appréhende que d'avoir été totalement énoncé, c'est en définitive la place primordiale du langage qu'il s'agit de souligner.

L'aboutissant du test est un acte de parole auquel se subordonnent la perception et l'imagination. Le sujet testé est un sujet parlant et sa parole est révélatrice. Pourquoi l'est-elle et en quoi ? Ceci reste à démontrer. Il faut pour cela, d'abord établir quelles relations existent entre le langage et la perception, puis expliciter comment le

dire particulier, suscité par le Rorschach (et non par le TAT), est directement représentatif, expressif de la personnalité.

1- PERCEPTION ET LANGAGE.

La problématique en est ancienne et, semble-t-il, encore d'actualité (BENVENISTE, 1939 - A. SCHAFF, 1965 - R. JAKOBSON, 1965 - KORZYBSKI, 1965).

SOCRATE, accordant plus de crédit à la connaissance des choses "en partant d'elles-mêmes bien plutôt que des noms", renvoyait dos à dos Cratyle et Hermogène (PLATON, CRATYLE, 439 b, p. 135). PLATON se faisait ainsi l'écho des discussions contemporaines sur la capacité du mot à retenir en lui les qualités de la chose qu'il nomme : ou bien leur rencontre est de pure convention et le langage est inapte à la recherche d'une vérité sur le monde, ou bien ils sont en relation naturelle et la recherche de l'essence du mot est la voie qui mène à celle de la chose.

Parler d'une ontogénie du langage, c'est soupçonner le tribut de l'homme, à chaque moment de sa connaissance, à la langue qu'il emploie. Les arguments aptes à donner à cette intuition des soubassements concrets sont légion. Dans le domaine précis des activités perceptives, la psychologie sociale est riche en données qui démontrent le primat du milieu social et l'influence du patrimoine linguistique.

Les exemples qui concernent la vision des couleurs sont particulièrement nombreux. Margareth MEAD (citée par KLINEBERG, p. 231) rapporte que les indigènes de la Nouvelle-Guinée confondent le jaune, le vert-olive, le bleu-vert et le bleu lavande. En comparant les noms de couleur en Danois et en Gallois, on voit qu'il n'y a pas, en Gallois, de frontière entre le vert, le bleu et le gris, et qu'un même mot,

"glas", les désigne (HJELMSLEV, citée par MALMBERG, p. 190). J. ANDRE (cité par STOETZEL, 1963, p. 100) a pu noter, sur plusieurs siècles, un enrichissement du vocabulaire chromatique dans l'antiquité gréco-latine.

De même que la langue donne un usage des couleurs du spectre non conforme à celle d'une analyse spectroscopique, de même fournit-elle un système de connaissance adapté à la pratique : l'Anglais se contente d'un mot pour désigner la neige ; l'Esquimau en connaît trois : la neige qui tombe, la neige molle, la neige tassée (WHORF, cité par OLERON, 1963, p. 98).

Il est donc fondé d'affirmer que le sujet, grâce à la langue qu'il parle, est le vecteur des "a priori" qu'elle contient. Sa liberté perceptive n'est pas moins liée à la finesse discriminative de ses organes des sens qu'au pouvoir classifiant de son outil linguistique. "La réalité constitue un 'continuum' indéfini dans lequel nous tirons, à l'aide de nos systèmes sémantiques, des lignes de démarcation à des endroits précis". (MALMBERG,1966, p. 190).

Et puisque le voir est à ce point tributaire du savoir et que "nous projetons dans le monde, la plupart du temps inconsciemment, la structure du langage que nous employons" (KORZYBSKI, p. 10), il reste à aborder franchement l'étude du Psychodiagnostic au moyen de la linguistique. Ceci ne veut pas dire que les processus perceptifs, à leur niveau organique (anatomique, biologique, physiologique), n'aient aucune influence sur les réponses ; mais leur action reste infra-verbale et ne peut être estimée dans une réponse qui s'achève et ne se laisse entendre qu'à son niveau exclusivement verbal. Seul l'aspect dicible du processus nous est accessible et nous condamne à ne jamais connaître ce qui se passe au "niveau non-verbal, silencieux, indicible" (KORZYBSKI, p. 3). Il est clair, dans ces conditions, que toute théorie qui cherche à repérer les fonde-

ments du Psychodiagnostic dans la seule perception, ou dans l'imagination qu'on fait dépendre d'un support perceptif, est insatisfaisante.

2- LANGAGE ET PERSONNALITE.

On peut se convaincre de la prépondérance du langage dans une épreuve dont on ne retient que des réponses verbalisées, sensées et transmissibles. "La tâche perceptive a joué le rôle d'une sensibilisation vis-à-vis d'un trouble qui est exprimé dans le langage : c'est dans ce sens qu'on peut parler de fonction d'interview" (DELAY et PICHOT, 1957, p.561).

Cette épreuve, aux sources de laquelle on rencontre l'ambiguïté, rend possible l'arbitraire de la dénomination. Elle confère au dire la souplesse dans le choix de ses instruments, et laisse au sujet parlant la liberté de réaliser des virtualités linguistiques. Grâce au Rorschach, le sujet se manifeste.

D'aucuns expliquent cette propriété par la notion de projection. Citons ce passage de MUCCHIELLI (1963, p. 68) : "Le premier principe fondamental des techniques projectives est donc celui-ci : l'activité perceptive (et les attitudes ou les conduites qu'elle induit) met en jeu le tout de la personnalité du sujet, et c'est l'analyse de sa perception - dans certaines conditions qui restent à définir - qui permettent de comprendre la personnalité engagée dans cet acte".

Nous dirons que le test de Rorschach explore une activité sémantique et que la projection doit se comprendre comme une expression, comme "une procession de l'homme hors de soi pour donner sens au réel" (GUSDORF, p. 66).

Ce qui nous situe dans la perspective ouverte par Françoise MINKOWSKA qui, "du Rorschach, épreuve de perception..., fait une épreuve d'expression" (Denise OSSON, 1966, p. 374).

Chapitre V

LE LANGAGE
ET SES RAPPORTS AVEC LE TEST DE RORSCHACH
DANS L'OEUVRE DE FRANÇOISE MINKOWSKA

L'importance qu'il faut accorder à l'étude du langage dans le Rorschach est attestée par Françoise MINKOWSKA, dès 1940, dans une communication à la Société médico-psychologique (LAIGNEL-LAVASTINE et coll.). Elle donnera à cette notion - nouvelle dans son oeuvre, comme dans la littérature rorchachienne- un développement tel qu'il entraînera une modification autant de la visée que des méthodes traditionnelles du test. Ce remaniement est initialement lié à l'utilisation du test à la façon d'un examen clinique.

En effet, le Psychodiagnostic permettrait, en comparaison de l'interrogatoire dirigé d'un examen psychiatrique standard, d'obtenir un comportement verbal spontané et personnel (LAIGNEL-LAVASTINE et coll., 1941). Certains auteurs font reposer leur intérêt sur ce seul point et confèrent au Rorschach une "fonction d'interview" (ZURBIN - Voir aussi COLLOMB et coll., 1958).

Françoise MINKOWSKA n'en reste pas là. Le protocole du test doit être abordé comme un texte. Il faut l'étudier "phrase par phrase "(MINKOWSKA, Etude N° 8, p. 251), en quête des tournures qui insistent dans le discours ("les expressions de base") et "jouent

un rôle dans le vécu" (LAIGNEL et col., 1941, p.48). Les particularités dont les malades se servent dans "la situation inattendue" de la passation traduisent "les principes plus profonds d'ordre structural qui président chez eux à la manière de voir, de prendre conscience avec le réel" (MINKOWSKA, 1942, p. 220).

"L'épluchage" du protocole ainsi proposé devient une étude de style, car elle s'adresse à cet "aspect de l'énoncé qui résulte du choix des moyens d'expression déterminé par la nature et les intentions du sujet parlant" (GUIRAUD, 1954, p. 10).

Dans l'oeuvre de Françoise MINKOWSKA, les incidences de cette conception seront nombreuses :

1- répertoriage d'un nombre fini de styles ;

2- établissement d'une correspondance entre l'homme et son style, entre le style et la structure mentale ;

3- modification de la théorie et de la pratique du test et extension de l'hypothèse structurale aux écrits et aux dessins.

Nous allons détailler successivement chacun de ces points.

LE STYLE

Les particularités inventoriées par F. MINKOWSKA se laissent placer sous deux chapitres :

1- Les moyens d'expression dont use le sujet et qui ressortissent à la morphologie, à la syntaxe, à la sémantique de l'expression.

2- Les caractéristiques textuelles, réfractées déjà dans les moyens d'expression, mais resaisies dans ce qu'elles ont de fondamental, d'irréductible au sujet qui les effectue. C'est la mise en valeur d'une tournure stylistique spécifique, d'un "trait

stylistique" (GUIRAUD).

Dans la pratique, F. MINKOWSKA s'attache à noter : l'adéquation ou l'inadéquation des réponses ; leur caractère cohérent, vivant, adapté, concret, abstrait, imagé ou imaginatif ; leur ton, rationaliste, doctrinal, précieux ; leur climat, impersonnel, de géométrisme morbide.

Elle découvre deux grandes tournures .

L'une est caractérisée par la fragmentation, l'isolement, la séparation (1942). Ce mode expressif utilise certains substantifs (la coupe, les fragments, les parties...), certains verbes (coupé, divisé, inachevé, desséché, abîmé, dissous, rongé, déchiqueté, cassé, détaché, partagé en deux, ébréché, il manque, il fait défaut...) et certaines propositions (sauf...).

Cette manière traduit une façon spécifique d'aborder le réel : abstraite, rigide, impersonnelle, immuable, morcelée, distante ; elle est propre au schizophrène et persiste, atténuée, chez le schizoïde.

La réunion, tournure en quelque sorte antinomique de la précédente, utilise typiquement un nombre élevé de formes verbales (attaché, rattaché, appuyé, scellé, soudé, relié, lutter, tenir, assis, accroupi, agenouillé, suspendu, fixé, accroché, rapproché...) et des propositions ou des locutions prépositives qui marquent l'union, la proximité, l'adhésivité, bref, le lien.

La désunion (l'explosion), dans le même protocole, vient parfois compléter la réunion, en indiquant un changement de sens du mouvement. Elle a son vocabulaire (arracher, tirer, brûler, se sauver, reculer, s'écarter) et ses expressions (le sang qui éclate, le canon qui tire, ils sont en train de s'arracher, en état d'agression...). La forme la plus typique exprime le va-et-vient de la montée et de la

descente, de l'ascension et de la chute (tomber, vers le bas...).

Le langage se fait le vecteur d'un monde concret, mobile, vivant, mouvant, parfois confus, concentré, confiné, comprimé jusqu'à la décharge explosive: c'est le monde de l'épileptoïde et de l'épileptique.

LES STRUCTURES MENTALES

Françoise MINKOWSKA aboutit à la description "sous le signe du langage" (Etude N° 3, p. 133) de deux univers morbides. A l'opposé l'un de l'autre, et dans l'excès de pureté qui est la marque de la maladie, le monde pétrifié du schizophrène et le monde confiné de l'épileptique sont les exemples extrêmes des deux dominantes de la vie mentale pathologique autant que normale : la rationalité et la sensorialité.

Le monde rationnel est dominé par la pensée. Les formes "se figent, s'immobilisent, se hiératisent" (Etude N° 7, p. 233); les couleurs s'affadissent et disparaissent ; tout devient distant, distinct, figé, abstrait. C'est l'apothéose du "voir constater" (Etude N° 8, p. 255).

L'image, au contraire, imprègne le monde sensoriel. Les formes s'animent, vacillent et s'embrouillent ; la couleur s'intensifie et s'impose ; tout devient proche, familier, peu précis, concret, mouvant. Ici triomphe le toucher.

Le Psychodiagnostic n'est pas l'unique révélateur de ces mondes. Toute expression, pourvu qu'elle soit libre et spontanée, y mène. On peut s'adresser aux écrits (MINKOWSKA, 1941, p. 51) et aux dessins (MINKOWSKA, 1947, b, c). "Il existe, entre le mode de vision, le langage par lequel il s'exprime, aussi bien dans le Rorschach que dans les dessins et l'observation, un lien intime..." (MINKOWSKA, 1949,

p. 56). Ces correspondances, par leur quasi-homologie et l'unicité de leurs manifestations, dessinent un univers expressif cohérent, le monde formel (MINKOWSKA, 1947, b), qui nous transporte au coeur de la dynamique fondamentale de l'être.

Le monde des formes est celui de la structure et non celui du contenu idéo-affectif (MINKOWSKA, 1933, p. 57), celui du formel opposé au substantiel, selon la terminologie de Rorschach (p. 238), celui du "comment", distinct de celui du "quoi". La formule de Françoise MINKOWSKA (1933, p. 57) : le "quoi n'épuise jamais le comment" fait écho à cette affirmation de RORSCHACH : "Nous ne savons pas ce qu'il (le sujet) éprouve, mais comment il éprouve" (p. 86).

Le monde des formes est le support des contenus ; "il les précède à certains égards et en détermine le style" (MINKOWSKA, Etude N° 9, p. 277). Il se manifeste par un "pouvoir formel" (MINKOWSKA,1949, p. 63) qui a trait à la façon de voir le monde et justifie qu'on en regroupe l'étude à côté de la psychiatrie clinique, de la psychologie génétique et de la psychanalyse, dans une "psychopathologie structurale" (MINKOWSKA, 1933, p. 76).

C'est là le point nodal de la pensée de Françoise MINKOWSKA. La psychopathologie structurale, en effet, opère à la croisée du psychique et du biologique, au point d'interférence de l'esprit et de sa limite, le corps. "Le test de Rorschach, écrit MINKOWSKA (Etude N° 2, p. 55), présente encore cet avantage que, centré sur les problèmes psychologiques et bien que faisant appel au langage, il conserve un caractère biologique, car voir et percevoir repose toujours sur une synthèse psychophysiologique". Et plus loin, elle emploie un terme encore plus précis, celui de synthèse psycho-organique. Le langage porte en lui la marque de sa rencontre avec le corps.

... Dans la métaphore expressive des stylistes, métaphore naturelle selon E. MINKOWSKI, métaphore

vécue pour F. MINKOWSKA, "tout se rejoint, aussi bien la vie psychique que la vie organique" (1949, p. 102). Le monde des formes, monde parlé, dit quelque chose de l'homme parlant. En-deçà des mots, gît le pouvoir formel qui les organise et, plus profondément encore, à la source même de ce pouvoir, le type constitutionnel.

Le langage est la voie des mécanismes fondamentaux, la séparation et le lien, à l'oeuvre dans chacun des "deux facteurs essentiels de la vie, celui de la visualité-sensorialité et celui de la visualité-définition-rationalisation" (MINKOWSKA, 1949, p. 63).

Le mécanisme de la séparation (MINKOWSKA,1942, p. 215) frappe l'individu dans ses capacités perceptives, "continue son oeuvre à l'intérieur de la personnalité, sépare l'intelligence d'avec l'affectif et le moteur" (MINKOWSKA, Etude N° 2, p. 100) et compromet la synthèse du penser, du sentir et du vouloir. Ce processus de la "Spaltung", repris de BLEULER, est un mécanisme qualitatif (MINKOWSKA, Etude N° 7, p. 219).

Le mécanisme du lien (MINKOWSKA, 1944. Se reporter aussi à ce qu'elle dit de l'agglutination chez l'épileptique, 1932, p. 76) fait échec aux configurations isolées ; il attache la forme à sa forme voisine et les entraîne de proche en proche par un mouvement qui bientôt anime le tout : de pièces séparées, il fait un tableau et d'un tableau une scène, dans une envolée parfois trop vaste qui s'alourdit et s'enlise.

Chacun de ces mécanismes s'actualise dans un caractère ; la dislocation traverse le caractère schizoïde ; le lien fonctionne dans le caractère épileptoïde (MINKOWSKA, 1923), encore appelé glischroïde (MINKOWSKA, 1927).

Ces deux caractères sont au pôle d'une typologie constitutionnelle (MINKOWSKA, 1947, a) dont la

conception repose sur la notion de constitution selon BAUER (cité par MINKOWSKA, 1932, p. 71).

Pour cet auteur (1921), la constitution, ou génotype, représente l'aspect proprement inné; la condition, ou paratype, regroupe les caractères acquis. De sorte que, "si la constitution par elle-même est invariable, ses tendances morbides peuvent être modifiées d'une façon appréciable par l'influence du milieu, dans le sens le plus large du mot" (MINKOWSKA, 1927, p. 187). D'autant que "chaque individu, en vertu justement de ses facteurs constitutionnels, choisit et crée lui-même son milieu" (Id., p. 213).

"La constitution, écrit MINKOWSKA, accompagne chaque individu comme un refrain stable, sa vie durant, et se transmet héréditairement... Elle a toujours un aspect organo-psychique" (1932, p. 71). La constitution physique, les caractéristiques psychologiques, les manifestations pathologiques sont en corrélation étroite : elles se recoupent en un type qui exprime "la solidarité psycho-physique de l'individu" (MINKOWSKA, 1927, p. 200). La génétique et les enquêtes généalogiques, l'anthropométrie, la caractérologie ont à voir avec cette solidarité. Car le type, précipité de l'inné et de l'acquis, lieu d'inscription de la préhistoire et de l'histoire, est le moule de l'être dans la multiplicité de ses manifestations ; il conditionne l'habitus autant que le tempérament.

Pour KRETSCHMER (Tr. Fr., 1927, p. 264), le tempérament est "l'ensemble des qualités affectives qui caractérisent une individualité". Le Psychodiagnostic repère moins ces qualités que leur agencement, leur forme.

Du sujet soumis au test, RORSCHACH écrit : "Nous ne connaissons pas ses résonances intimes, mais nous connaissons l'appareil de résonance intime avec lequel il accueille les résonances venues de l'intérieur et de l'extérieur et avec lequel il les

soumet à la première élaboration" (Tr., Fr., p. 86). Et plus tard, dans un texte posthume : "J'appelle psychogramme formel ce qu'on peut tirer strictement du protocole, et cela non pas des contenus des interprétations, mais bien de leurs particularités formelles, sans tenir compte de ce que l'on sait ou ne sait pas du sujet" (p. 250).

Françoise MINKOWSKA reprend, développe et précise les indications de RORSCHACH. Le protocole est un fait de langage dont la moindre amputation amoindrit la portée. Par ses réponses, le sujet s'exprime, car son être et son dire sont organisés de la même manière : son type et son style sont en correspondance.

De la perspective de Françoise MINKOWSKA, découle un maniement nouveau des résultats de l'épreuve.

1- La primauté donnée au dire du sujet impose que la transcription en soit fidèle.

Seule, l'attention portée au langage permet de saisir les importantes nuances qui séparent les réponses : "chauve-souris", "un oiseau, mais je ne sais pas lequel", "volatile". (MINKOWSKA, Etude N°3, p. 130). KUHN insiste, de son côté, sur l'intérêt de l'expression verbale pour accéder à l'expérience intime du sujet : "François nous dit : "On dirait" ; Robert nous déclare péremptoirement que c'est un masque ; Ernest fournit de confuses explications ; Kurt dit : "je vois"". (KUHN, 1957, p. 65).

2- La gestuelle participe à la ponctuation du discours. Le sujet qui prend les planches dans ses mains, les rapproche du visage, les touche, les frotte, ou qui mime les réponses, s'oppose à celui qui se tient à distance de la planche ou la manipule avec circonspection. Ce comportement, en contrepoint du discours, doit évidemment être remarqué et intégré au protocole.

RORSCHACH en donnait déjà de précieuses illustrations (p. 188, par exemple).

3- Le psychogramme classique invite aux notations quantitatives. Il propose une approche mensurative qui risque de faire disparaître le dynamisme de l'enchaînement des réponses. "La transposition en signes - écrit MINKOWSKA (Etude N° 3, p. 130) - est nécessaire pour le triage des réponses, mais ensuite nous revenons au langage qui imprime aux réponses leur caractère structural".

4- La passation du test peut être comparée à un entretien : le discours à propos du test s'adresse au testeur qui représente un élément dynamique majeur de la passation. "Celui qui teste observe une attitude plus réservée. Malgré cela, à partir de la 6me planche surtout, on assiste souvent à l'apparition d'un rapprochement, d'un contact, d'un transfert, avec lesquels va de pair une modification de l'attitude du sujet testé" (Etude N° 7, p. 245 - Voir aussi p. 231).

5- Les relations transférentielles vont permettre la réalisation partielle des potentialités réactives et adaptatives du sujet. "De cette manière, à côté des déficiences, se font jour, dans ces cas, les ressources enfouies souvent profondément". (Etude N° 7, p. 245).

La déficience est une perte de la capacité adaptative provoquée par l'excès d'un trait de caractère.

La ressource est au contraire l'avantage que procure un trait de caractère. Par exemple, "la présence d'un élément épileptoïde, malgré l'impulsivité et l'explosivité qu'il comporte, peut, dans certaines formes de schizophrénie, atténuer le côté déficitaire de la schizophrénie et adoucir ainsi le pronostic" (Etude N° 7, p. 244).

6- Ainsi, chaque typologie possède son lot de ressources et de déficiences. Ce que le sensoriel, par exemple, obtient de sa facilité "d'attachement à l'ambiance", il peut le perdre par la difficulté qu'il aura à s'en décrocher (Etude N° 8, p. 255).

Mais il existe aussi des typologies associées, capables de se tempérer l'une l'autre, et parfois de former une opposition conflictuelle qui trouve des prolongements cliniques chez les enfants dits "caractériels".

L'expression franchement pathologique de ces chimères constitutionnelles est les psychoses associées : la séméiologie bigarrée par le mordançage pare la manifestation clinique du masque de l'atypicité : "Deux facteurs se freinent et déterminent ainsi des épilepsies sans crises convulsives ou des schizophrénies à évolution atténuée" (1947, p. 98).

7- Le sujet, face à la planche, lui impose son ordre et met son monde formel en place. Il demeure pourtant un irréductible de la planche, quelque chose qui lui est propre et qui la manifeste comme oeuvre. La saisir comme telle, c'est être sensible à son climat, c'est participer à sa création. Le climat de la planche n'est pas sa vérité. La tache n'est pas un rébus qui masque un sens. C'est justement de n'en recéler aucun qui permet d'en conduire l'examen à sa guise. Réagir au climat, c'est mettre l'ambiguïté perceptive au compte de l'émoi esthétique. L'interprétation, dès lors, libre des contraintes du sens supposé, se laisse guider par les seules impressions d'agrément ou de désagrément. Ces valeurs s'expriment dans le discours par les effets du style, tant il est vrai que le langage en donne seul le ton ! "Ce rôle primordial attribué au langage dans l'appréciation des réponses reste toujours sous-entendu dans la détermination du climat des planches" (Etude N° 5, p. 86).

8- Il est des attitudes qui font échec à la

parfaite disponibilité que suppose la perception du climat.

La persévération résulte d'une vision qui s'impose comme réalité irréfragable : l'interprétation se maintient en dépit du renversement - qu'il faut savoir imposer au besoin -, alors que l'impression générale fournie par la planche (surtout la IIIme) est, pour peu qu'on soit sensible à son climat, totalement modifiée par sa nouvelle orientation. La persévération est due à "l'impossibilité de se détacher de chaque planche" et s'explique par une exagération du mécanisme du lien (MINKOWSKA, Etude N° 3, p. 116).

La stéréotypie est l'application systématique d'une réponse ou d'un jeu de réponses, au mépris de toute vraisemblance : sa monotonie dénie d'elle-même qu'elle soit sensible à quelque influence que ce soit.

Le choc au rouge, enfin, traduit l'attention préférentielle que le sujet porte aux figures rouges des planches II et III. La priorité qu'il leur donne ne résulte pas d'un choix esthétique : il y a des sujets "qui se jettent littéralement sur le rouge ; ils sont comme envahis par les images de sang, de feu, d'explosion, de volcan, de cratère, etc..." (Etude N° 5, p. 187). Cette appétence à inclure le rouge dans le dire traduit l'impulsivité qui est une composante affective de l'individu.

9- La confabulation consiste, selon RORSCHACH, à donner une réponse d'ensemble à partir d'un détail significatif, sans prendre en considération les autres parties ainsi intégrées dans la réponse. Lorsque ce "phénomène confabulatoire" est accentué, RORSCHACH (p. 29) le cote : DG. Cette "conclusion du détail au tout" (p. 29), fréquente chez les maniaques, les épileptiques, les schizophrènes (Voir le tableau synoptique de BOHM adjoint à la Tr. Fr. du Psychodiagnostic, p. 290), reçoit de Françoise MINKOWSKA d'autres explications.

Elle pense que la fabulation (1947, a, p.98)

"n'est autre chose que le besoin d'établir un lien". En effet, l'interprétation progresse de proche en proche, de grand détail en grand détail, et la conquête qu'elle opère se suit dans le déroulement d'une chaîne parlée qui doit beaucoup aux verbes d'action ainsi qu'aux "et", "avec" et "sur".

10- Mais c'est à la meilleure connaissance des réponses kinesthésiques que Françoise MINKOWSKA apporte, par l'étude du langage, sa plus belle contribution.

En 1939, elle décrivait l'agglutination caractéristique de l'épileptique et la considérait comme l'exagération de la viscosité habituelle du glischroïde : "Chez l'épileptique, tout s'accumule, se condense, se concentre, s'agglutine... L'agglutination croissante l'éloigne entièrement de la réalité ambiante pour le plonger dans les phénomènes d'ordre encore plus général, comme l'univers, la création et la fin du monde, phénomènes étroitement liés à l'idée de Dieu" (1932, p. 76).

C'est en 1944, à la Société médico-psychologique, que F. MINKOWSKA présente la kinesthésie comme un élément typique de l'épilepsie essentielle, avec son double caractère, adhésif et explosif, et sa fonction d'établir un lien. Ce lien fait obstacle, dans les dernières planches du test, à la séparation provoquée par la couleur.

La kinesthésie typique est un mouvement ascensionnel et descensionnel. "Tout est mouvement chez l'épileptoïde et le sensoriel ; tout est montée et descente chez lui" (MINKOWSKA, Etude N° 8, p.255). Elle anime, réunit ou bouleverse les éléments qu'elle entraîne. Le langage, seul, peut en saisir les intentions.

Schématiquement, la kinesthésie a deux faces (MINKOWSKA, 1944, Etude N° 3) :

- adhésive, ou de lien, elle maintient, soutient, retient, attire ;

- explosive, elle repousse, bouscule, démolit.

Au sein de ces deux grandes modalités de l'expression du mouvement, on distingue encore, en plus des kinesthésies d'extension et de flexion sur lesquelles RORSCHACH avait attiré l'attention, des kinesthésies traduisant une relation affective, une activité utilitaire, une agressivité, ou comportant une tendance géométrique, etc... (Etude N° 3, p.131).

La découverte du mécanisme du lien et de son expression kinesthésique est responsable d'un remaniement de la typologie rorchachienne. La kinesthésie, pour RORSCHACH, témoignait du travail d'intériorisation et de la capacité de création intérieure (p. 79 et 61) : elle devient, avec F. MINKOWSKA, une expression du type sensoriel.

Chapitre VI

TEST DE RORSCHACH ET LINGUISTIQUE

BENVENISTE écrivait, en 1952 : "La forme linguistique est donc non seulement la condition de transmissibilité, mais d'abord la condition de réalisation de la pensée" (repris en 1966, p. 64). On peut en rapprocher cette opinion d'Abraham A. MOLES (1966, p. 375) : "Si la pensée humaine n'est jamais objectivable que dans un quelconque "langage" qui la reflète, il ne peut y avoir de science que du langage, ce qui ne signifie pas que la perception que nous avons du monde se réduise au langage".

Ces deux citations contiennent une hypothèse et indiquent sa limite : Si la pensée, pour se faire connaître, a recours au langage, l'essor de son expression s'y trouve naturellement contraint. Si la parole du destinateur est instantanément exhaustive de sa pensée, si ce matériel verbal délimite exactement le domaine où devra s'exercer la compréhension du destinataire, l'étude du procès linguistique dans une intention d'approfondissement psychologique ou psychopathologique peut prétendre à saisir ce qu'il en est de la personnalité du locuteur seulement après qu'ait été dégagée la nature du rapport qui lie son langage à sa personnalité.

Une classification des moyens d'expression, qui coïnciderait avec la nosographie psychiatrique ou toute autre caractérologie, accréditerait l'idée d'un comportement linguistique typique et d'un style repré-

sentatif d'une structure mentale, d'une personnalité.

Françoise MINKOWSKA en a tenté la démonstration. Elle décrit, en s'appuyant sur des expressions proprement schizophréniques ou épileptiques, deux mondes formels qui désignent deux styles exemplaires. Il se peut qu'il en existe d'autres, et Pierre GUIRAUD suggère d'effectuer, à l'intérieur d'un cadre qu'il appelle "physio-psychologique" (p. 111), un inventaire des moyens d'expression basé sur des tempéraments (endomorphe, ectomorphe, mésomorphe), des caractères (dépendants, inhibés, déréglés), des substrats psychanalytiques (érotiques, obsessionnels, narcissiques).

L'individu, par son style, révèle comment il dispose "du matériel que la langue lui fournit" (MAROUZEAU, p. 10), comment il fait son choix, et le Rorschach tient une place importante dans cette investigation, car il semble favoriser, en-deçà de toute intention rhétorique, l'expression d'une langue personnelle, naturelle, exempte de tout procédé.

Il va de soi que la linguistique est son meilleur moyen d'étude.

o

o o

I/- Le test de Rorschach, comportement verbal, étudie un dire. Ce dire s'adresse à un examinateur et concerne le matériel du test. C'est un communiqué qui entretient - selon la distinction de BÜHLER (cité par JAKOBSON et aussi MALMBERG,p.308)- une triple relation avec :

- l'auteur du communiqué,
- l'objet de la communication,
- le destinataire.

L'intensité de cette relation avec chacun des termes varie selon les circonstances et permet d'accentuer trois fonctions : la "fonction de symptôme"

est soulignée dans l'énonciation, la "fonction symbolique" dans l'énoncé, la "fonction de signal" dans l'interpellation.

La passation du Rorschach privilégie, par exemple, la fonction symbolique.

Ces trois facteurs de la communication verbale: le destinateur, le destinataire, le référent, auxquels correspondent les fonctions linguistiques de symptôme, de signal et de symbole, se retrouvent dans la classification à six facteurs de JAKOBSON. Cet auteur isole :

- le destinateur : il construit le message ;
- le destinataire : il reçoit le message ;
- le contact : il établit une connexion physique et/ou psychologique entre les deux locuteurs. C'est le support de la communication.
- le message : il est la matière de la communication;
- le référent : c'est le contexte auquel le message renvoie ;
- le code : c'est la langue commune au destinateur et au destinataire qui puisent dans ce fonds, l'un pour encoder son message, l'autre pour le décoder.

A chacun de ces facteurs, correspond une fonction linguistique différente, ce qui permet de décrire au langage six aspects fondamentaux. La communication ne privilégie habituellement qu'un de ces aspects. Ce peut être :

1- La fonction dénotative, ou cognitive, ou référentielle (fonction symbolique de BÜHLER) : le destinateur centre le message sur le contexte. Il explicite ce qu'il veut désigner à son interlocuteur.

2- La fonction expressive ou émotive (fonction de symptôme de Bühler) : le destinateur centre son message sur lui-même.

3- La fonction conative : le destinateur centre son message sur le destinataire. Le cas particulier du destinataire absent, mythique, spécifie la fonction incantatoire ou magique.

4- La fonction métalinguistique : le message vise à préciser le code d'où il est issu.

5- La fonction poétique : le destinataire émet un message qui vaut pour lui-même. Le message renvoie plus à ses propres signes qu'à des objets qu'il symboliserait.

6- La fonction phatique ; le message a pour but d'établir, de maintenir ou de renforcer le contact entre les locuteurs.

II/- On s'attend, lors de la passation du Psychodiagnostic, à rencontrer surtout la fonction symbolique de Bühler (fonction référentielle dénotative de JAKOBSON). La réponse du sujet communique au testeur des renseignements sur ce qu'il a vu dans les taches et la référence mondaine du message est commune au testeur et au testé.

Mais les variations sont fréquentes, soit dans le sens d'une exagération de la fonction symbolique, soit dans celui d'un effacement au profit d'une autre fonction, par exemple la fonction poétique.

1- Exagération de la fonction dénotative.

a)- La méticulosité et les réponses descriptives se rangent dans ce chapitre dont elles constituent l'essentiel.

La méticulosité était déjà reconnue par Rorschach qui reproduit, dans son ouvrage, un protocole de méticuleux (Tr. Fr., p. 152). La méticulosité, pour RORSCHACH (cf. la discussion d'OMBREDANNE sur le mot allemand "Pedant"), indique la scrupulosité, l'exagération dans la ténacité de l'attention et de

la capacité de concentration (p. 49), la domination de la fonction consciente (p. 82). Bref, le méticuleux est capable de voir dans l'épreuve de très bonnes formes (p. 82).

PIOTROWSKI a compté la méticulosité (Mtc, meticulousness = soin excessif et inutile de la précision) au nombre des "signes épileptiques", à condition que ce signe se manifeste au moins dans la moitié des planches (Voir DELAY et coll., 1955, p. 163 et 165), et STAUDER considère la "pédanterie" comme un signe de modification épileptique de la personnalité (cité par les mêmes auteurs, p. 49).

Les réponses descriptives sont comptées, elles aussi, par PIOTROWSKI au nombre des signes épileptiques (signe 8 : Dscr. = Description ; voir o.c., p. 163). Le sujet décrit des accidents qu'il repère sur les planches : "là, c'est un gris ; c'est un gris très clair".

b)- Le signe"Act Obj" (Consideration of blots as actual objects) de AITA, REITAN et RUTH (cités par DELAY et coll., 1956, p. 24) peut être rapproché des précédents. Indiquant la perte de l'attitude abstraite, ce signe est attribué à des phrases du type : "ceci est un...".

c)- Certaines "réponses non-chiffrables" (LOOSLI-USTERI, 1958, p. 100) témoignent de la même fonction dénotative :

- les réponses précision résultent de "l'énumération des différentes parties du corps après que ce corps a été interprété comme un tout" ;

- les constatations : "ce sont des taches d'encre" ;

- les impressions (ZULLIGER) ;

- certaines réponses symétrie, qui traduisent le souci de la précision et que PIOTROWSKI range avec les signes épileptiques (signe 9 : Sym, Symmetry).

Par exemple (in DELAY et coll., 1955, p. 163) : "Bien entendu, les dessins sont symétriques".

2- Exagération de la fonction émotive.

a)- Cette fonction s'exprime au mieux dans les références personnelles et les jugements de valeur.

RORSCHACH mettait les références personnelles au compte de l'épilepsie. Il a été suivi en cela par GUIRDHAM, STAUDER, WEISSENFELD, HÄRTEL et EDERLE, DE OLIVEIRA, BOHM, etc... (cités par DELAY, 1955).

Le jugement de valeur s'observe dans les protocoles d'épileptiques et d'épileptoïdes. Cette constatation de RORSCHACH (p. 190, 191) est confirmée par STAUDER, PIOTROWSKI, WEISSENFELD, HÄRTEL et EDERLE, BOHM, MASSIGNAN (cités par DELAY et coll., 1955).

b)- Le signe impotence (Imp = impotence) est le 8me des signes organiques décrits par PIOTROWSKI. Le sujet précise que sa réponse ne le satisfait pas, mais il n'est pas capable d'en donner une autre.

Ce signe peut s'accompagner du signe répétition (Rpt) en cas d'atteinte corticale, ou apparaître seul, même chez des sujets normaux qui, par souci de précision, nuancent leurs hésitations (in DELAY et coll., 1955, p. 157).

c)- L'autocritique est proche du dernier type de réponse "impotence". La critique de l'objet (LOOSLI-USTERI, p. 101 ; elle cite FRANKEL et BENJAMIN, ainsi que BOHM) a la même valeur auto-référentielle, car elle signale à l'observateur le désagrément produit par la planche.

Pour LOOSLI-USTERI, autocritiques et remarques "symétrie" sont des "remarques d'incertitude" (1958,

p. 163).

On peut en rapprocher le 10me signe organique de PIOTROWSKI, le commentaire (Com = "Comment"), qui traduit l'appréciation du sujet sur la facilité ou la difficulté de l'épreuve (in DELAY et coll., 1955, p. 163).

d)- Le signe Catas ("catastrophic reactions" de AITA, REITAN et RUTH, cités par DELAY et coll., 1956, p. 25) résume les manifestations émotionnelles extériorisées pendant l'administration du test.

Il est en rapport avec les signes Imp et Plx de PIOTROWSKI, et se trouve parfois associé au choc couleur ou au choc au noir.

3- La fonction conative s'observe dans certains protocoles, lorsque le sujet interpelle l'examinateur. Par exemple, le 9me signe organique de PIOTROWSKI, la perplexité (Plx = "Perplexity"), traduit le besoin de réassurance du sujet en butte au doute quant à la qualité de ses réponses (cité par DELAY et coll., 1955, p. 158).

Mais il convient de préciser que ce signe, en tant qu'il exprime un doute désagréable et une méfiance du sujet à l'égard de ses propres réponses, pourrait tout aussi bien être rangé parmi les autres expressions de la fonction émotive (en particulier Plx).

4- La fonction phatique se remarque lorsque le sujet veut forcer l'attention de l'examinateur : "C'est du rose, là, voyez, vous avez du rose qui est allié avec du rouge de Chine...".

5- La fonction métalinguistique, ou de glose, entre en jeu chaque fois que le destinateur et/ou le destinataire "jugent nécessaire de vérifier s'ils utilisent le même code" (JAKOBSON, 1963, p. 218).

Toute tentative de réaliser un accord autour d'une réponse fait appel à cette fonction ; lui appartiennent les "interprétations position" dont LOOSLI-USTERI donne ces exemples (1958, p. 100) : "C'est la colonne vertébrale parce que c'est au milieu", et "C'est le foie parce que c'est en dessous des poumons". Elle précise que ces réponses se rencontrent chez l'enfant et chez le schizophrène adulte. C. BEIZMANN souligne la fréquence des réponses PO chez les enfants (p. 161) ; elles indiqueraient que "l'enfant cherche à se situer et se valoriser dans son environnement".

6- La fonction poétique centre son effort sur le message.

A- La réponse se donne, en somme, pour elle-même et ses particularités apparaissent dans sa forme et dans son contenu.

a- Le message se manifeste par des configurations phoniques remarquables : paronomase (JAKOBSON, 1963, p. 219), réitérations de certaines figures phoniques (p. 221-222), parallélisme (p.235), découpage séquentiel (dont le procédé constitutif est l'équivalence qui aboutit à l'aspect fragmenté et rythmique), réitération des séquences constitutives du message et du message lui-même (p. 239),etc.., tous procédés qui insistent sur "le côté palpable des signes "(p. 218).

b- Le message s'enferme sur lui-même, le destinataire et le destinateur perdent toute précision, la fonction référentielle s'estompe, le communiqué devient ambigu (p. 238) ; à moins que la référence se dédouble dans un message à double sens.

B- Ces caractères évoquent, en clinique, le langage schizophrénique qui combine les altérations phoniques et morphologiques, les ambiguïtés, voire les sens ambivalents.

En ce qui concerne le Rorschach, la fonc-

tion poétique se reconnaît dans la stéréotypie et le signe "répétition" de PIOTROWSKI.

La stéréotypie est la répétition uniforme d'une planche à l'autre d'une réponse identique à elle-même lors de chacune de ses apparitions. C'est une réponse émancipée, réifiée, qui a perdu sa finalité informative. Elle est message pour le message, message perpétué. On peut la comparer à ce procédé poétique que JAKOBSON (1963, p. 239) nomme la réitération des séquences constitutives du message ou du message lui-même converti "en une chose qui dure".

7- Le septième signe organique de PIOTROWSKI, la répétition (Rpt = "Repetition"), a la même valeur : le sujet donne la même réponse à diverses planches (cité in DELAY et coll., 1955, p. 157).

Le langage, pour sa fonction de communication, doit ajuster son matériel verbal aux nécessités de l'information. La passation du test de Rorschach est le cas particulier d'une situation interpersonnelle qui possède ses propres exigences informatives.

De l'extrême rigueur à l'extrême fantaisie, entre le précis et le confus, des moyens sont mis en oeuvre qui font appel à autant de fonctions : sous cet angle, le langage est un outil social et dénonce, par l'usage qu'on en fait, le mode de relation personnel d'un sujet avec son environnement social.

La consigne du test de Rorschach déclenche tel ou tel régime du discours : le message concis, le message abscons, l'évocation ou l'invocation n'atteignent pas l'interlocuteur de la même manière. Ils attestent différemment de la participation du sujet.

Le langage possède aussi un versant expressif, et c'est ici que prendra place la classique distinction, depuis DE SAUSSURE, entre langue et parole.

I/- Dans le lexique de la terminologie de F. de SAUSSURE, établi par GODEL (1957), on peut lire qu'"en enlevant du langage la parole, le reste est la langue" (p. 266). La parole actualise la langue, mais elle réalise l'homme comme être parlant: elle est "l'acte de l'individu réalisant sa faculté du langage au moyen de la convention sociale qui est la langue" (id., p. 271). La manière dont il se détermine comme "homo loquens" (GUSDORF, p. 93) dépend de la façon dont il utilise les possibilités que la langue lui laisse pour ordonner son discours.

JAKOBSON fait l'étude de ces possibilités et décrit la "structure bipolaire du langage" et la "hiérarchie des niveaux de langue".

1- La hiérarchie des niveaux de langue.

On peut la saisir grâce à une analyse menée selon deux systèmes de coordonnées.

a- La chaîne parlée.

Elle se décompose en unités linguistiques de plus en plus réduites. Chaque unité est "bipartite et comporte deux aspects, l'un sensible, l'autre intelligible" (JAKOBSON, 1963, p. 162), qui restent indissolublement liés dans cette opération réductrice : au signifiant minimum correspond encore un signifié.

Partant de l'énoncé, on distingue :

1- la phrase, qui est l'énoncé le plus court ;

2- le mot,"la plus haute parmi les unités linguistiques obligatoirement codées" (p. 57), dont on rapproche le "mot-phrase", groupe de mots codé dont le sens ne résulte pas de l'addition des

significations de ses constituants ;

3- l'unité formelle minima ("minima formel") ;

4- le phonème, encore désintégrable ;

5- le trait distinctif, définitivement indivisible.

b- Les niveaux de langue.

Ils se situent au lieu d'articulation des traits distinctifs en phonème, des phonèmes en mot, des mots en phrase, des phrases en énoncé, et permettent, dans cette construction graduelle de la chaîne discursive, une liberté d'ordonnancement croissante : le niveau morphologique d'agencement des traits distinctifs en phonème est plus contraignant que le niveau lexical du choix des mots ; il en est de même quand on aborde le niveau syntaxique de la combinaison des mots en phrase, et le niveau phraséologique de la combinaison des énoncés. Le niveau phraséologique est affranchi des nécessités syntaxiques et permet les plus grandes libertés (p. 47).

La contexture (p. 48) est l'emboîtement hiérarchisé des contextes propres à chacun des niveaux. Le mot, écrit JAKOBSON (p. 58) est à la fois une partie constituante d'un contexte supérieur, la phrase, et constitue lui-même un contexte pour des éléments plus petits, les morphèmes (unités minimales dotées de signification) et les phonèmes. La défaillance de la contexture (p. 58) entraîne un télescopage des niveaux ; elle s'observe, par exemple, dans l'aggrammatisme (p. 57).

2- La structure bipolaire du langage.

Elle est déduite de l'étude linguistique des aphasies, dans lesquelles l'effondrement de l'un ou l'autre pôle accentue le relief de celui qui subsiste.

D'une façon générale :

a)- La chaîne parlée juxtapose nécessairement les unités linguistiques : la cohérence de la chaîne vient de la convenance de chacune de ses parties au système de règles qui régit ces parties à chacun de leur niveau. La présence d'une unité est réglée par la présence des autres.

b)- Mais l'unité linguistique établit aussi une relation virtuelle avec des unités absentes similaires, dont l'utilisation, en place de l'unité présente, changerait sensiblement l'économie de toute la chaîne. La présence de l'unité est limitée par l'existence virtuelle d'unités potentielles similaires.

c)- Chaque unité est susceptible d'une combinaison, selon deux axes :

- l'axe réel de la chaîne parlée : axe de la concaténation, de la contiguïté ;

- l'axe virtuel où s'ordonnent les groupes potentiels de substitution : axe de la sélection, de la similarité.

II/- On peut se contenter, pour l'application de ces données au Rorschach, de l'étude des unités au niveau lexical et phraséologique.

A)- Le comportement verbal à son niveau lexical s'étudie au mieux par le test de JUNG qui servira de modèle.

- La présentation d'un mot-stimulus peut être suivie de deux types de réponses : soit un mot (c'est une réaction substitutive), soit une phrase (c'est une réaction prédicative). Le mot se présente comme un substitut du stimulus : il est, par rapport à lui, en position de similarité. La phrase vient complémenter le stimulus, soit en l'incluant dans un énoncé narratif où tous les termes, y compris le stimulus, sont en position de contiguïté, soit en réalisant un équivalent syntagmatique du mot-

stimulus qui reste avec lui en position de similarité.

- Les relations de sens à sens du mot-stimulus et du mot-réponse s'effectuent selon deux modes :

Ou bien le choix s'est opéré sur la base, soit de l'équivalence, soit de la similarité, soit de la dissimilarité, soit de la synonymie, soit de l'antonymie : il y a similarité sémantique entre les deux mots et l'on dit qu'ils sont en relation métaphorique.

Ou bien le choix s'est opéré sur la base de la métonymie ou de la synecdoque : il y a contiguïté sémantique entre les deux mots et relation métonymique ou synecdochique.

- On peut résumer :

1- La réponse au mot est une phrase (réaction prédicative) :

a)- ou bien le membre de phrase complémentaire est sémantiquement apparenté au mot-stimulus et forme avec lui un énoncé narratif simple.

Exemple : (un) enfant ——— dort
hutte ——————— a brûlé

C'est un simple commentaire du thème et la réponse lui apporte un complément de sens.

b)- Ou bien le membre de phrase complémentaire est en contraste sémantique avec le mot-stimulus.

Exemple : hutte——est une pauvre petite maison.

L'ensemble réalise une prédication équationnelle (p. 52), c'est-à-dire qu'un groupe de substitution du code lexical a été projeté dans le contexte du message (p. 52).

2- La réponse est un mot (réaction subs-

titutive).

a)- soit en contraste sémantique avec le stimulus (similarité sémantique). Exemple :

hutte ..... hutte (tautologie)
hutte ..... (cahute) (synonymie)
(cabane)
hutte ..... (palais (antonymie)
hutte ..... (antre) (métaphore)
(terrier)

b)- soit en contiguïté sémantique avec le stimulus.

Exemple :

hutte ..... chaume (synecdoque)
hutte ..... paille (métonymie)
hutte ..... pauvreté (métonymie)

B)- Niveau phraséologique.

Pour JAKOBSON (p. 61), "le développement d'un discours peut se faire le long de deux lignes sémantiques différentes: un thème (topic) en amène un autre, soit par similarité, soit par contiguïté.. Dans le comportement verbal normal, les deux procédés sont continuellement à l'oeuvre, mais une observation attentive montre que, sous l'influence de modèles culturels de la personnalité et du style, tantôt l'un, tantôt l'autre procédé a la préférence".

D'une façon générale, lorsque la progression de la phrase se fait par juxtaposition de sens apparentés, le processus est identique à celui qui met en place d'un mot un autre mot avec lequel, par essence ou par expérience, il entretient des rapports de voisinage : la métonymie (cause pour effet, effet pour cause, contenant pour contenu, signe pour la chose signifiée, l'abstrait pour le concret, le physique pour le moral, le possesseur pour la chose possédée, la partie pour le tout ou "synecdoque", le

nom du lieu où la chose se fait pour la chose elle-même ou "métalepse" donne son nom au procès métonymique.

Lorsque la progression se fait par juxtaposition de sens contrastés, JAKOBSON lui donne le nom de procès métaphorique, en référence à ce trope, la métaphore, qui occulte un mot par un autre (selon LACAN, 1957). LACAN dit que la métaphore est "un mot pour un autre", et la définition classique l'explique par le transport d'une signification à une autre en vertu d'une comparaison qui est dans l'esprit (DUMARSAIS, cité par LITTRE).

Ainsi, à chacun des niveaux du langage (il y en a quatre), peut apparaître l'une ou l'autre des relations (similarité et contiguïté) et chacune dans l'un ou l'autre de ses aspects (positionnel et sémantique). Le nombre de configurations possibles est très élevé (JAKOBSON, p° 62). En fait, "l'un ou l'autre de ces deux pôles cardinaux" (p. 62), métaphorique ou métonymique, peut prévaloir.

C)- Applications au test de Rorschach.

Pour l'étude du Psychodiagnostic, il est suffisant d'étudier les réponses au niveau lexical et phraséologique. Ceci laisse encore la possibilité à huit configurations d'apparaître.

L'application au test nécessite de concevoir la réponse :

- comme une phrase, un énoncé,
- comme une réaction au stimulus de la planche.

Ces deux points sont à examiner.

1- Chaque réponse constitue un énoncé, et il y a autant d'énoncés qu'il y a de réponses.

a)- Mais un énoncé peut comporter plusieurs phrases qu'il faut étudier séparément.

Exemple : la réponse unique, à la planche V, "c'est une chauve-souris, là, pas d'histoires, elle vole, elle cravate, elle vole autour de moi, je vois des trucs comme ça", mérite qu'on y reconnaisse les séquences (1- C'est une chauve-souris. 2- Elle vole autour de la cravate. 3- Elle vole autour de moi) qui sont en progression métonymique, et : "Je vois des trucs comme ça", commentaire à mettre au compte de la fonction émotive.

b)- La réponse peut se réduire à un mot.

2- L'étude de la relation de la réponse au stimulus est indépendante de ce stimulus.

- On pose d'abord qu'à toute réponse différente correspond un stimulus nouveau.

Exemple (Pl. I) : Ces trois réponses "1- Ça, un bassin d'une femme. 2- ou un papillon écrasé. 3- Une chauve-souris" impliquent des stimuli hétérogènes.

- Le stimulus et la réponse (mot-phrase ou énoncé) entretiennent toujours des relations de contraste sémantique :

. Soit, à la VIIIme planche : "Là, c'est les bestioles qui me cavalent la nuit".

On peut écrire :

stimulus (X) ---> réponse

c'est-à-dire :

"X" ---> "là, c'est les bestioles qui me cavalent la nuit",

et la réponse se présente comme une équation :

X = les bestioles

. Soit encore, à la VIIIme planche : "C'est le lion, les deux lions".

On peut comprendre : "Le stimulus X c'est le lion, les deux lions", et "X" = "lions".

. Cette autre réponse, à la planche VIII : "C'est beau, ah oui, c'est quand les ours arrivent", doit être décomposée en :

- une exclamation initiale qui ressortit à la fonction émotive du langage,

- et une phrase-réponse au stimulus X : "C'est quand les ours arrivent", ou "X" = les ours.

. La réponse "une peau" à la VIe planche se laisse figurer ainsi :

Stimulus X = peau.

- Le stimulus et la réponse sont toujours en relation de similarité positionnelle.

Il est bien délicat de supposer qu'une réponse puisse être en contiguïté positionnelle avec un stimulus de forme et de nature indéfinies, à moins d'admettre que le stimulus et la réponse appartiennent au même système de signes.

Et puisque le mode de relation entre le stimulus et la réponse est toujours le même, quelle que soit la réponse, les problèmes de la nature et du mode d'action de cet hypothétique stimulus peuvent être omis de cette étude. Seule la réponse importe.

3- L'étude de la progression du discours selon les deux axes de la similarité et de la contiguïté concerne l'enchaînement des énoncés, des phrases au sein des énoncés, des mots au sein des phrases et, d'une façon générale, des réponses entre elles.

Une succession complète de réponses (Planche VII), extraite d'un protocole recueilli lors d'une ivresse éthylique, servira d'illustration.

STIMULUS	REPONSES	TYPE DE REACTION	REACTION SEMANTIQUE DES ELEMENTS ENTRE EUX	FONCTIONS DU LANGAGE
X	Là, c'est les bestioles	(Réact. subst. = similarité posiv.)	(Similar. sémant.	Fonction référentielle (Act Obj)
	qui ne cavalent la nuit	Extension du syntagme = sim. pos.	Contiguïté sémantique par l'intermédiaire d'un verbe sémantiquement apparenté	F. émotive (Référence personnelle)
	Je ne sais pas si c'est des rats des chauves-souris	Similar. posit.	Similar. sémantique (bestioles ≠ rats ≠ (chauves-souris)	F. conative (Plx)
	Elles essaient de monter	Similar. posit. (ici, syntaxique)	Contiguïté sémantique	F. référent.
	Je sais pas où, je sais pas	Similar. posit.	Contiguïté sémant.	F. émotive et conative (Plx)
	Au bout de votre sujet	Similar. posit.	Contiguïté sémant.	F. conative ?
Autre chose ?	Je peux pas vous dire			F. émotive et conative
X	L'os du bassin	(Similar. posit.)	(Similar. sémant.)	F. référent.
	Ca représente vaguement,	Similar. posit.	Similar. sémant.	

	et des vertèbres	Contiguïté posit.	Contiguïté sémant.	F. référent.
	qui montent	Contiguïté posit.	Contiguïté sémant.	
	il y a des anneaux	Similarité posit.	Similar. ou contig. sémantique	
√ X	Là, je vois	(similarité)	(similarité)	
	des bestioles	Contiguïté posit.	Contiguïté sémant.	F. référent. (persévération)
	pareil			
X	Là, je vois	(similarité)	(similarité	F. émotive F. référent.
	une tête	Contiguïté posit.	Contiguïté sémant.	F. référent.
	de loup	Contiguïté posit.	Contiguïté sémant.	
	il a l'air	similarité	similarité	F. référent.
	vorace	contiguïté	similarité	
	il a	similarité	similarité	F. référent.
	les yeux	contiguïté	similarité	
	ouverts	contiguïté	contiguïté	
	juste la tête	similarité	contiguïté	
	et une patte	contiguïté	contiguïté	
	à droite	contiguïté	contiguïté	
	et à gauche	contiguïté	contiguïté	

Bien qu'elle soit incomplètement vérifiée, l'hypothèse de la bipolarité du langage présente une vraisemblance suffisante. On sait que JAKOBSON en a ébauché la généralisation en révélant les styles métonymiques ou métaphoriques de certaines oeuvres romanesques, de certains films, etc...

A)- Dans le domaine de l'expérimentation et de la recherche, NOIZET et PICHEVIN ont tenté de vérifier l'hypothèse de JAKOBSON à l'aide d'une technique d'association de mots en choix fermé, dans un groupe d'enfants du cours moyen (CM_1 et CM_2) et dans un groupe d'étudiants de propédeutique.

Leur travail, mené dans une perspective génétique, conclut sur la préférence des enfants pour les associations paradigmatiques, et celle des adultes pour les associations syntagmatiques.

Ces auteurs citent WOODWORTH et MILLER, pour lesquels, au contraire, la tendance paradigmatique se verrait chez les adultes, alors que les enfants donneraient des réponses qui complètent le stimulus. "Les enfants ont tendance à rester fixés à la chose mentionnée ; ils disent quelque chose au sujet de cette chose, complétant ou élargissant l'idée suggérée par le mot-stimulus, tandis que les adultes sautent à une idée parallèle". (O'CONNOR, cité par WOODWORTH, p. 471).

De son côté, OTIS (in WOODWORTH, p. 475) émet les conclusions suivantes :

- Vers 4-5 ans, l'enfant répète simplement le mot-stimulus ;

- Vers 5 ans, l'enfant répond au stimulus en donnant un mot qu'il a enregistré en regardant les objets de la pièce où se passe l'épreuve ;

- A partir de 6 ans, apparaissent des réponses en un seul mot ;

- De 4 à 7 ans, les réponses par des phrases deviennent communes ; par exemple, "pour manger"

vient en réponse à "table".

Il existe donc d'importantes divergences entre les résultats des différents auteurs. Elles semblent dues à la difficulté de distinguer parfois les réactions par contiguïté (relations métonymiques ou syntagmatiques) des réactions par similarité (relations métaphoriques ou paradigmatiques). C'est ainsi que le classement, par NOIZET et PICHEVIN, de certains mots dans la catégorie syntagmatique d'un complément de message en vertu d'un lien contextuel (donc par contiguïté), nous paraît contestable (médecin-guérison, montagne-altitude, victoire-lauriers, officier-devoir, etc...). Leurs conclusions seraient donc à revoir.

B)- Les réponses au test de Rorschach permettent les constatations suivantes : dans le cadre du déroulement de cette épreuve, on est frappé par la similitude qui existe, d'une part, entre procès métonymique et comportement verbal de type sensoriel (épilepto-sensoriel, selon Z. HELMAN), d'autre part, entre procès métaphorique et comportement verbal de type rationnel (schizo-rationnel, selon Z. HELMAN).

1- Il y a une singulière ressemblance entre le mécanisme du lien, sa traduction par le langage et la progression métonymique du discours.

Le lien, écrit Z. HELMAN, "s'exprime d'une façon directe dans le langage, par des mots comme : attaché, relié, rapproché, accroché, collé, etc... ; par des prépositions et conjonctions comme : entre, et, avec... Des parties distinctes de la planche tendent à être reliées. Ceci se fait particulièrement par les verbes" (1959, a, p. 12).

Et plus loin (p. 13) : "Le grand détail, mode de perception représentant le concret, domine. Par la réunion des détails, on aboutit à des réponses d'ensemble". La réponse d'ensemble (Gz) progresse de proche en proche, grâce à un développement par contiguïté syntaxique qui installe chacun des mots,

au fur et à mesure, dans une chaîne narrative. Le sujet construit une phrase dont chaque membre tend à être le prolongement du précédent, et les agents grammaticaux de la progression sont des verbes d'action, des conjonctions, des propositions, des locutions prépositives ou conjonctives indiquant la réunion, la liaison, la tendance ...

L'enchaînement peut encore s'effectuer par contiguïté sémantique, par apparentement de sens à sens sur le mode de la dérivation métonymique ou synecdochique. Les globalisations secondaires confabulatoires (DG), où l'image entière est nommée à partir d'un détail, sont de ce type.

2- Dans la série schizo-rationnelle, "le langage tend vers l'abstraction et la rationalisation ; on y relève des expressions de séparation et de morcellement, auxquelles s'apparentent des mots indiquant la destruction, la mort, le vide. Les modes de perception oscillent surtout entre les globales abstraites et les petits détails isolés, en négligeant les grands détails concrets" (HELMAN, b, 1959, p. 3).

Chez le rationnel, domine la forme, c'est-à-dire le substantif, et la fragmentation provient de la sécheresse des réponses constituées plus souvent par des mots en série que par des phrases : il y a un primat de la nomination sur celui de la description. Ce style encore haché par la présence des comparaisons ("ou..ou") et par ses effets de substitution, est complété par la fréquence des liaisons sémantiques de type métaphorique, le plus souvent abstraites, entre les groupes de mots. Le discours, quant au sens, progresse par réactions substitutives et rapports de similarité. La réponse "globale vague" en est un résultat. Parfois, deux mots juxtaposés se télescopent en un seul, néologique, et porteur, à lui seul, des deux significations : ce "mot-valise" (FERDIERE) est représenté dans un protocole par la réponse "globale contaminée".

Le développement du discours est aussi caractérisé, dans la situation de la passation, par les diverses fonctions qui le soutiennent.

En une première approximation, et sous réserve de plus ample vérification :

a)- Le sensoriel a recours surtout aux fonctions référentielle, émotive et conative. Ces fonctions, si on simplifie le modèle linguistique proposé par BÜHLER (où l'énoncé entre en relations avec l'Un, l'Autre et les Choses), concernent le Je, le Tu, le Il.

b)- Le rationnel a recours aux fonctions poétiques et métalinguistiques.

OMBREDANNE décrivait, en 1944, cinq usages du langage qui s'échelonnent entre les deux bornes du spontané et du stylisé, celle du langage affectif déterminé par la situation et celle du langage dialectique régi par le procédé : ces deux extrêmes concordent, aux aussi, avec les pôles du langage selon F. MINKOWSKA. On peut, pour résumer, proposer les équivalences suivantes :

- L'épileptoïde est un sensoriel : son discours est régi par le procès métonymique ; il parle un langage affectif ouvert sur le monde.

- Le schizoïde est un rationnel : son discours est régi par le procès métaphorique, il parle un langage dialectique refermé sur lui-même.

C O N C L U S I O N S

Nous nous sommes autorisé de l'imparfaite connaissance des fondements théoriques du Psychodiagnostic pour en réexaminer quelques termes. La voie ouverte par Françoise MINKOWSKA, en raison du privilège qu'elle accorde à un abord de ce test par l'intermédiaire du langage, nous a paru la plus prometteuse. C'est au langage, en effet, que semblent être subordonnés les mécanismes perceptifs, projectifs ou imaginatifs, tour à tour ou simultanément invoqués par les auteurs ; la verbalisation est la médiation obligée pour en connaître et "seul le matériel verbal fourni par le sujet examiné est exploité par le testeur" (COSNIER et CASALIS, p.59).

La spécificité du test ne serait-elle pas tout entière délimitée par cette constatation ? Le test de Rorschach serait alors moins une épreuve perceptive, projective ou imaginative qu'une épreuve verbale dont il conviendrait de préciser les articulations avec la perception ou l'imagination et les rapports avec les notions de projection et de personnalité.

L'intervention des processus perceptifs dans la dynamique du test (Chapitre I) est certaine, mais son implication dans l'élaboration des réponses est difficile à préciser. Les diverses théories associationnistes, "gestaltistes" ou phénoménologiques admettent la perception comme un postulat et voient, de ce fait, leur valeur explicative notablement compromise.

Françoise MINKOWSKA écrit que le test "a trait au problème de la perception, lié intimement à l'interprétation" (Etude N° 2, p. 54), et OMBREDANNE croit que "la signification n'est pas quelque chose qui s'ajoute à la forme perçue, mais qu'elle y est dès le premier instant, qu'elle fait partie de la structure perceptive" (1955, p. 88). L'existence du sens, au niveau même le plus élémentaire de l'expérience sensorielle, attire l'attention sur un moment infra-verbal de la perception, celui de l'exploration que M. DEFAYOLLE met en relation avec l'organisation spatiale de l'individu. Aux autres niveaux, la distinction "entre l'élaboration sensorielle, intellectuelle, imaginative et affective du donné immédiat" (NUTTIN, p. 101) fait appel au médiateur verbal.

Nous avons, de la sorte, adopté une conception élargie de la perception comme "prise de connaissance globale de l'homme en contact avec son monde" (NUTTIN, p. 101). Les divers modes de passation du test soulignent alors les caractères plus précisément imaginatifs, ou perceptifs, ou affectifs, etc..., et s'expriment grâce aux modulations du comportement verbal qui leur sert de support.

L'étude du Psychodiagnostic sous l'angle de l'imagination (Chapitre II) vient renforcer cette opinion.

En fait, le Psychodiagnostic gagne à être étudié, moins en fonction de telle ou telle importante caractéristique, qu'à partir d'une vue d'ensemble qui définit la passation comme une conduite verbale.

1- La formulation la plus adéquate (Chapitre III) emprunte son modèle à la psychologie expérimentale, lorsqu'elle s'adresse aux études de cas.

2- La caractéristique de cette conduite (Chapitre IV) est de promouvoir, chez le sujet testé, une attitude sémantique qui entraîne la libération, sous l'impulsion d'une consigne et face à un matériel

athématique, des expressions qui lui sont personnelles.

Françoise MINKOWSKA, la première (Chapitre V), étudie les protocoles comme des textes et en extrait des moyens expressifs et des tournures stylistiques particulières. Elle isole deux comportements verbaux fondamentaux, le rationnel et le sensoriel, et conclut que "des phénomènes vitaux" sont capables de s'exprimer dans certaines expressions de base, qu'elle nomme les "métaphores vécues" (1949).

Roman JAKOBSON, dans son domaine propre (Chapitre VI), forge l'hypothèse de dualité des comportements linguistiques, et l'on est frappé par la ressemblance entre les procès métonymique et métaphorique qu'il décrit et les manifestations comportementales et verbales des types sensoriel et rationnel. Il complète l'étude linguistique par celle de l'aspect informatif du langage et de ses diverses fonctions dans l'ordre de la communication.

Il nous a paru ainsi que le type sensoriel usait du procès métonymique et de la fonction référentielle du langage, alors que le procès métaphorique et la fonction poétique caractérisaient le type rationnel.

Ceci n'est encore qu'une approche grossière qui doit être plus amplement vérifiée, puis ensuite affinée, à la recherche de configurations plus spécifiques. Mais d'ores et déjà, le test de Rorschach apporte des arguments majeurs à l'élaboration d'une typologie des énoncés.

VU & PERMIS D'IMPRIMER :

Le Recteur
de l'Académie de Paris,

J. ROCHE

Le Doyen de la Faculté
de Médecine,

G. BROUET

Le Président
de la thèse,

J. DELAY

B I B L I O G R A P H I E

ABRAMSON L.S. - The influence of set area on the Rorschach test results.- Journ. of Consult. Psychol., 1951, 15, 337-342.

AINSWORTH Mary D.- Some problems of validation of projective techniques.- Brit. J. Med. Psychol., 1951, 24, 151-161.

AITA J.A., REITAN R. et RUTH J.- Rorchach's test as a diagnostic aid in brain injury.- Amer. J. Psychiat. 1947, 103, 770-779.

AJURIAGUERRA J. de, BRESSON F., FRAISSE J., INHELDER B., OLERON P., PIAGET J.- Problèmes de psycholinguistique.- Symposium de l'Association de Psychologie scientifique de Langue française, Neuchatel, 1962 - Paris, Presses Universitaires de France, 1963.

ALDEN P. et BENTON A.L.- Relationship of sex of examiner to incidence of Rorschach responses with sexual contents.- Journ. of Proj. Techn.,1951, 15, 231-234.

ANZIEU D.- Problèmes posés par la validation des techniques projectives.- Bulletin de Psychologie, Paris, 1952, 6, N° spécial, 63-79.

ANZIEU D.- Les méthodes projectives.- Paris,Presses

Universitaires de France, 1965, 2me édition révisée (1ère éd., 1960), 256 p.-

BACHELARD S.- La rationalisme appliqué.- Paris, Presses Universitaires de France, 1966, 3me édition (1ère éd., 1949), 215 p.-

BALLY Ch.- Traité de stylistique française.- Heidelberg, Carl Winters Universitäts-Buchhandlung, 1921, 2me éd., T. I, 331 p., T. II, 264 p.-

BARTHES R.- Rhétorique de l'image. Communications.- Paris, 1964, p. 40-51.

BARTHES R.- Eléments de sémiologie. Communications.- Paris, 1964, 91-135.

BAUDE M.-J., TROCHET-L'HOVITY C.- Test de Rorschach et figure de Rey (Quelques réflexions sur la possibilité d'un rapport Rey-Rorschach au niveau du facteur perceptif que mettent en jeu les deux tests).- L'Information psychiatrique, Paris, 1967, 8, 1069-1077.

BAUER J.- Vorlesungen über allgemeine Konstitutions und Verbrechenslehre.- Berlin, Springer, 1921.

BECKMANN C.- Le Rorschach chez l'enfant de 3 à 10 ans. Neuchatel; Delachaux et Niestlé S.A., 1961, 2ème éd., 295 p.-

BENVENISTE E.- Nature du signe linguistique.- Acta Linguistica 5, 1949, Copenhague, in Problèmes de linguistique générale.

- Problèmes de linguistique générale.- Paris, Editions Gallimard, 1966, 356 p.-

BERNSTEIN L.- The examiner as an inhibiting factor

in clinical testing.- Journ. of Consult. Psychol., 1956, 20, N° 4, 287-290.

BINDER H.- Die klinische Bedeutung des Rorschach' schen Versuches.- Schw. Arch. Neur. u. Psych., Zürich, 1944, 53, 1, 12-29.

BINSWANGER L.- Bemerkungen zu Hermann Rorschachs Psychodiagnostik.- Int. Z. für Psychoanal., 9; 1923.

BINSWANGER W.- Über den Rorschach'schen Formdeut- versuch bei akuten Schizophrenien.- Schweiz. Arch. Neur. u. Psych., Zürich, 1944, 53, 101- 121.

BLEULER - Cité par RORSCHACH.

BOBON J.- Psychopathologie de l'expression. Rapport de psychiatrie. Congrès de Psychiatrie et de Neurologie de Langue française, Anvers, 1962, Paris.- Masson et Cie, éditeurs, 1962, 108 p.-

BOHM E.- Traité du Psychodiagnostic de Rorschach (à l'usage des psychologues, médecins et pédagogues).- Paris, Presses Universitaires de France, 1955. 1ère édition française, traduite par Reymond-Rivier B. (Lehrbuch des Rorschach-Psychodiagnostik, 1951, T. I et T. II, 633 p.-

BONNARDEL R.- L'adaptation de l'homme à son métier.- Paris, Presses Universitaires de France, 1946, 2me édition (1ère éd., 1943), 199 p.- Préface de Louis Lapicque.

BOURDIER G.- Contribution à l'étude du test de Rorschach chez l'adulte.- Paris, Imprimerie municipale, 1967, 187 p.-

BRAAT J.P.- Die experimentelle Psychologie und Kretschmers Konstitutionstypen.- Monatsschr. f. Psychiat. Neurol., 1937.

BREHIER E.- Les thèmes actuels de la philosophie.- Paris, Presses Universitaires de France, 1964, 6e édition (1re éd. en 1951), 80 p.-

BROSIN H.W. et FROMM B.- Some principles of Gestalt Psychology in the Rorschach Experiment.- Rorschach Research Exchange, 1942, 6, 1, 1-15.

CALDEN G. et COHEN L.B.- The relationship between ego-involvement and the test definition to Rorschach test performance.- Journ. of Proj. Techn., 1957, 17, 300-311.

CAMBON J.- La méthode des tests.- Bulletin de Psychologie, Paris, 1964, 17, 15, 920-927 ; 17, 1030-1033 ; 19, 1149-1157.

CARP A.L. et SHAVZIN A.R.- The susceptibility to falsification of the Rorschach. Diagnostic technique.- Journ. of Consult. Psychol., 1950, 3, 230-233.

CATTEL R.B.- La personnalité. Etude systématique, théorique et concrète.- Paris, Presses Universitaires de France, 1956 - 1ère édition française, traduite par Muriel Cahen (Personality, 1950). T. I, 460 p.-

CHATEAU J.- Recherches sur l'aspect affectif de la perception et de l'estimation des distances chez les enfants.- Enfance, Paris, 1955, 8, 321-343.

COFFIN T.E.- Some conditions of suggestion and suggestibility : a study of certain attitudinal

and situational factors influencing the process of suggestion.- Psychol. Monogr., 1941, 53, N° 241.

COLLOMB H., BLANC-GARIN J., CHABERT F., PLAS R. et LAURENT J.- La "fonction d'interview" du test de Rorschach en pratique psychiatrique.- Annales médico-psychologiques, Paris, 1958, 2, 5, 1023-1031.

COSNIER J. et CASALIS A.M.- Test de Rorschach et conduites de communication.- Bulletin de la Société Française du Rorschach et des méthodes projectives.- Paris, 1966, N° 19-20, 59-65.

CRONBACH L.J.- Les exigences de la validation des techniques projectives.- Revue de Psychologie appliquée, Paris, 1955, 5, 4, 245-253.

DAMBACH K.- Die Mehrfacharbeit und ihre typologische Bedeutung.- Zeitschr. f. Psychol., 1929.

DAUMEZON G., Mlle LEBEAU M.L., LANTERI-LAURA G. et BRABANT - Pourquoi le Rorschach pour le psychiatre ? - Annales médico-psychologiques, Paris, 1959, 2, 4, 681-693.

- Le test de Rorschach et la conscience imageante.- Annales médico-psychologiques, Paris, 1961, 1, 5, 833-864.

DEFAYOLLE M.- Essai de formulation mathématique du test de Rorschach.- Bulletin de la Société Française du Rorschach et des Méthodes projectives, Paris, 1966, N° 19-20, 67-84.

DELAY J. et PICHOT P.- De la psychopathologie de la vision au test de Rorschach.- L'Encéphale, Paris, 1957, 4, 547-563.

DELAY J., PICHOT P. et PERSE J.- La validité des tests de personnalité en psychiatrie.-Annales médico-psychologiques, Paris, 1952, 2, 4, 465-489 ; 2, 5, 644-655 (avec P. RENNES) ; 1953, 1, 1, 1-18 (avec M. GUIBERT) , 1, 2, 153-174 (avec J. COHEN) ; 2, 4, 449-467 (avec P. DENIKER).

- Le test de Rorschach et le diagnostic de la schizophrénie.- IIe Congrès international de Psychiatrie, Zürich, 1957 ; Rorschachiana, VI, 1958, 66-83.

DELAY J., PICHOT P., LAINE B. et PERSE J.- Les modifications de la personnalité produites par la diéthylamide de l'acide lysergique (LSD 25). Etude par le test de Rorschach.- Annales médico-psychologique, Paris, 1954, 2, 1, 1-13.

DELAY J., PICHOT P., LEMPERIERE T. et PERSE J.-
- Le test de Rorschach et la personnalité épileptique.- Paris, Presses Universitaires de France, 1955, 1ère édition, 218 p.-

- Le test de Rorschach dans les psychoses organiques.- IIIe Congrès international du Rorschach, Rome, 1956; Rorschachiana, V, 1-140.

DESCOEUDRES A.- 1914 - Cité par BOHM.

DUMARSAIS - Cité par LITTRE.

DWORETSKI G.- Le test de Rorschach et l'évolution de la perception.- Arch. de Psychol., Genève, 1939, 27, 107-108, 233-296.

ELJASCH M.- Neue Abstraktionsversuche bei vorschulpflichtigen Kindern.- Zeitsch. f. Psychol., 1928.

ENGEL - 1935 - Cité par BOHM.

ENKE W.- Die Konstitutionstypen im Rorschach'schen Experiment.- Zeitschr. f. d. ges. Neurologie u. Psychiatrie, 1927, 108, 645-674.

- Experimentalpsychologische Studien zur Konstitutionsforchung.- Zeitschr. f. d. ges. Neurol. Psychiat., 1928.

EYSENCK H.J.- Les dimensions de la personnalité.- Paris, Presses Universitaires de France, 1950. 1ère édition française par Mme D. MAZE, avec la coll. de Mme BIZE (d'après la 2me édit. anglaise), 314 p., et avant-propos de A. LEWIS, pp. VII-VIII.

- La validité des techniques projectives. Une introduction.- Revue de Psychologie appliquée, Paris, 1955, 5, 4, 231-233.

FABRIKANT B.- Rigidity and flexibility on the Rorschach.- Journ. of Psychol., 1954, 10, 255-258.

- Suggestibility and the Rorschach.- Journ. of Clin. Psychol., 1955, 11, 309-311.

FAVEZ-BOUTONIER J.- L'imagination.- Paris, Centre de Documentation Universitaire, 1963, 119 p.-

FERDIERE G.- Notes préliminaires sur les "Portmanteau Words" de Lewis CARROLL (ou mots-valises) au cours de la schizophrénie.- Acta Neurologica et Psychiatrica Belgica, Bruxelles, 1957, 57, 12, 993-1003.

FOSBERG I.A.- Rorschach reactions under varied instructions.- Rorsch. Res. Exch., 1938, 3, 12-30.

- An experimentsl study of the reliability of the Rorschach Psychodiagnostic technique.- Rorsch. Res. Exch., 1941, 5, 72-84.

- How do subjects fake results on the Rorschach test ?- Rorsch. Res. Exch., 1943, 7,

119-121.

FRAISSE P., PIAGET J. et REUCHLIN M.- Traité de psychologie expérimentale. T. I : histoire et méthode. Paris, Presses Universitaires de France, 1963, 1ère édition, 189 p.-
Voir surtout le Ch. II : La méthode expérimentale (P. FRAISSE).

FRANCES R.- Le développement perceptif.- Paris, Presses Universitaires de France, 1961, 1ère édition, 279 p.-

FRÄNKEL F. et BENJAMIN D.- Die Kritik des Versuchsperson beim Rorschach'schen Formdeutversuch.- Schweiz. Arch. Neur., 1934, 33, 9-14.

FUSSWERK-FURSAY et Mlle DJIAN - Contribution du test de Rorschach au problème de l'image (Résumé).- L'hygiène mentale, Paris, 1965, 54, 5, 163-164.

[illegible] J.- [illegible] et symbole, éléments typologiques du langage.- Cahiers du Groupe Françoise Minkowska, Paris, 1950, 1, 3-5.

GIBBY R.G.- The stability of certain Rorschach variables under conditions of experimentally induced sets : I- The intellectual variables.- Journ. of Proj. Techn., 1951, 15, 3-26.

GIBBY R.G., MILLER D.R. et WALKER E.L.- The examiner's influence on the Rorschach protocol.- Journ. of Consult. Psychol., 1953, 17, 425-428.

GODEL R.- Les sources manuscrites du cours de linguistique générale de F. de SAUSSURE. Genève, Librairie E. Droz, 1957, 282 p.-

GOLDSTEIN et ROSENTHAL, 1930 - Cité par BOHM.

GROSS L.- Effects of verbal and non-verbal reinforcement in the Rorschach.- Journ. of Consult. Psychol., 1959, 23, 56-58.

GUILLAUME P.- La psychologie de la forme.- Paris, Flammarion, 1964, 234 p., 1ère édition en 1937.

GUILLAUMIN J.- La dynamique de l'examen psychologique. L'analyse de l'interaction dans une situation de face à face.- Paris, Presses Universitaires de France, 1965, 1ère édition, 438 p.-

GUILLAUMIN J. et GUYOTAT J.- Réponses anatomiques au Rorschach chez les chirurgicaux.- Revue de Psychologie appliquée, Paris, 1961, 11, 31-52.

GUIRAUD P.- La stylistique.- Paris, Presses Universitaires de France, 1954, 1ère édition, 116 p.-

GUIRDHAM A.- The Rorschach test in epileptics.- J. Ment. Sci., 1935, 81, 870-893.

GUSDORF G.- La parole.- Paris, Presses Universitaires de France, 1966, 5me édition (1ère édit. en 1952), 122 p.-

HÄRTEL R. et EDERLE W.- Genuine und symptomatologische Epilepsie im Rorschachen Formdeutversuch.- Zeitsch. f. d. ges. Neurol. u. Psychiatr., 1943, 176, 640-670.

HAZLITT V.- Children's thinking.- Brit. J. Psychol., 1930, 20, 354-361.

HELMAN Z.- a)- Test de Rorschach et examen électro-

encéphalographique chez l'enfant épileptique.- Paris, Presses Universitaires de France, 1959, 1ère édition, 403 p.-

b)- Activité électrique du cerveau et structure mentale en psychochirurgie.- Paris, Presses Universitaires de France, 1959, 1ère édition, 212 p. - Préface de MINKOWSKI, VII-XII.

HENRY E. et ROTTER J.B.- Situational influences on Rorschach responses.- Journ. of Consult. Psychol., 1956, 6, 457-462.

HENS S.- Phantasieprüfung mit formlosen Klecksen bei Schulkindern, normalen Erwachsenen und Geisteskranken.- Zürich, Diss., 1917.

HUTT M., GIBBY R.G., MILTON E.O. et POTTHARST K.- The effect of varied experimental "sets" upon Rorschach test performance.- Journ. of Proj. Techn. 1950, 14, 181-187.

JAENSCH - Cité par BOHM.

JAKOBSON R.- Deux aspects du langage et deux types d'aphasie.- Les Temps Modernes, Paris, 1962, 188, 853-880.

- Essais de linguistique générale.- Paris, Les Editions de Minuit, 1963 - Traduit de l'anglais par N. Ruwet, 260 p.- Préface de N.Ruwet.

- A la recherche de l'essence du langage. Diogène. Paris, 1965, 51, 22-38.

KARTZ D.- Der Aufbau der Farbwelt - Leipzig, 1930.

KEYES E.J.- An experimental investigations of some sources of variances in the Rorschach ink blots.- Journ. of Clin. Psychol., 1954, 10, 155-160.

KIBLER - 1925, cité par EYSENCK, 1950.

KLATSKIN E.- An analysis of the test situation upon the Rorschach responses : formal scoring characteristics.- Journ. of Proj. Techn., 1952, 16, 190-199.

KLINEBERG O.- Psychologie sociale.- Paris, Presses Universitaires de France, 1963, 2me édition, (1ère en 1959), traduite de l'anglais par R. Avigdor-Coryell, T. I et T. II : 656 p.-

KLOPFER B., AINSWORTH M.D., KLOPFER W.G., HOLT R.R.- Developments in the Rorschach Technique. I : Technique and Theory. II : Fields of application.- New-York, World Book Co. Yonkers, 1954 et 1956.

KÖHLER W.- Psychologie de la forme.- Paris, Editions Gallimard, 1964. 373 p.- Traduit de l'anglais par S. Bricianer.

KORCHIN S.J., MELTZOFF J. et SINGER J.L.- Motor inhibition and Rorschach movement responses.- The Amer. Psychologist, 1951, 6, p. 344 (Abstract).

KORZYBSKI A.- Le rôle du langage dans les processus perceptuels.- New-York, Charlotte Schuchardt Read, 1966, 1ère édition. Traduit de l'anglais par Yuri, 49 p.-

KRAL A. et DORKEN H.- The influence of subcortical (diencephalic) brain lesions on emotionality as reflected in the Rorschach color responses.- Amer. J. Psychiat., 1951, 107, 839-843.

KRETSCHMER E.- Manuel théorique et pratique de psychologie médicale.- Paris, Payot, 1927. 1ère édition. Traduit de l'allemand d'après la 3me éd. par le Dr. S. Jankelevitch, 488 p.-

KROH - 1932 - Cité par BOHM.

KUENBERG - 1920 - Cité par EYSENCK, 1950.

KUHLMAN - 1904 - Cité par EYSENCK, 1950.

KUHN R.- Über Rorschach's Psychologie und die psychologischen Grundlagen des Formdeutversuches.- Schweiz. Arch. Neur. Psychiat., 1944, 53, 1.

- Phénoménologie du masque à travers le test de Rorschach. Paris, Desclée de Brouwer,1957. 1ère édition. Traduit de l'allemand par J. Verdeaux, 172 p.- Préface de G. Bachelard, pp. 7-14.

KÜLPE - 1904 - Cité par EYSENCK, 1950.

LACAN J.- L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud.- La Psychanalyse. Paris, Presses Universitaires de France, 1957, 3, 47-81.

LAGACHE D.- La rêverie imageante. (Conduite adaptative au test de Rorschach). - Bulletin d'Orientation professionnelle, Clermont-Ferrand, 1943, 1-7. - Bulletin du Groupement français du Rorschach, Paris, 1957, 9, 3-11.

LAIGNEL-LAVASTINE, Mme MINKOWSKA, BOUVET et FOLLIN - Le test de Rorschach appliqué à l'examen clinique.- Annales médico-psychologiques, 1940, 2, 4-5, 289-290.

LAIGNEL-LAVASTINE, Mme MINKOWSKA, BOUVET et NEVEU - Le test de Rorschach et la psychopathologie de la schizophrénie.- In Compes Rendus du Congrès des Médecins aliénistes et neurologistes de France et des Pays de Langue française, Montpellier, 1942.- Paris, Masson et Cie, éd., 1943, pp. 214-220.

LANTERI-LAURA G.- Les apports de la linguistique à la psychiatrie contemporaine.- Rapport de Psychiatrie. Congrès de Psychiatrie et de Neurologie de Langue française, Grenoble,1966. Paris, Masson et Cie, éd., 1966, 94 p.-

LAPLANCHE J. et PONTALIS J.B.- Délimitation du concept freudien de projection.- Bulletin de Psychologie. Paris, 1963, 17, N° 225, 2-7, 62-66.

LEFEBVRE H.- Le langage et la société.- Paris, Gallimard, 1966, 376 p.-

LEMPERIERE T.- L'état mental intercritique dans la comitialité. Etude clinique et psychométrique. Paris, Thèse ronéotypée, 1953, 186 p.-

LEMPERIERE T., PERSE J. et ENRIQUEZ M.- Symptômes hystériques et personnalité hystérique (Etude clinique et psychométrique).- Rapport de Psychiatrie. Congrès de Psychiatrie et de Neurologie de Langue française, Lausanne, 1965. In Comptes rendus, T. I, pp. 77-198. Paris, Masson et Cie, éd., 1965.

LEROY C., LEMPERIERE T., ANGIBOUST R., ROUSSEL A.- La perception et l'imaginaire.- Présentation d'un film réalisé par Eric Duvivier. L'Hygiène mentale. Paris, 1965, 54, 5, 171-178.

LINDBERG B.J.- Experimental studies of colour and non-colour attitude in school children and adults.- Copenhagen, Lewin and Munksgaard, 1938.

LITTRE E.- Dictionnaire de la langue française.

LOOSLI-USTERI M.- Le diagnostic individuel chez l'enfant au moyen du test de Rorschach.- Paris,

Hermann et Cie, éd., 1948 - 2me édition révisée.

LOOSLI-USTERI M.- Manuel pratique du test de Rorschach.- Paris, Hermann, 1958, 216 p.-

LOOSLI-USTERI M., GANZ E. et GUGGENHEIM L.- Cinq études sur le test de Rorschach.- Rio-de-Janeiro, Edicoes Caravel Ltda, 1946, 211 p.-

LORD E.- Experimentally induced variations in Rorschach performance.- Psychol. Monogr., 1950, 64, 10.

LUFT J.- Interaction and projection.- Journ. of Proj. Techn., 1953, 17, 489-492.

LÜTH K.F.- Über Vererbung und konstitutionelle Beziehungen der vorwiegender Form- und Farbbeachtung.- Zeitsch. f. menschl. Vererb. und Konstitutionslehre, 1936.

LUTZ A.- Teilinhaltliche Beachtung, Auffassungsumpfang und Persönlichkeitstypus.- Zeitsch. f. Psychol., 1929.

MALMBERG B.- Les nouvelles tendances de la linguistique.- Paris, Presses Universitaires de France, 1966, 1ère édition. Traduit du suédois par J. Gengoux à partir de l'ouvrage paru en 1962. 339 p.-

MAROUZEAU J.- Précis de stylistique française.- Paris, Masson et Cie, éd. 1965. 5me édition revue (1ère éd. 1941), 224 p.-

MASLING J.M.- The effect of warm and cold interaction on the interpretation of a projective protocol.- Journ. of Proj. Techn., 1957, 21, 377-383.

- The influence of situational and interpersonal variables in projective testing.- Psychol. Bull., 1960, 57, 65-85.

MASSIGNAN L.- Epilessia e Rorschach.- Riv. Patol. nerv. e ment., 1953, 74, 3-69.

MEILI-DWORETSKI G.- The development of perception in the Rorschach.- In Klopfer et coll., Developments in Rorschach technique (Ch. V.).- Londres, Toronto, Harrap and Co, 1956, vol. 2.

MILLER G.A.- Langage et communications.- Paris, Presses Universitaires de France, 1956, 401 p.-

MILLER D., SANDERS R. et CLEVELAND S.E.- The relationship between examiner personality and obtained Rorschach protocols : an application of interpersonal relations theory.- The Amer. Psychologist., 1950, 5, 322-323 (Abstract).

MINKOWSKA F.- Recherches généalogiques et problèmes touchant aux caractères (en particulier celui de l'épileptoïdie).- Annales médico-psychologiques.- Paris, 1923, 2, 2, 149-166.

- Le problème de la constitution examiné à la lumière des recherches généalogiques et son rôle théorique et pratique. L'évolution psychiatrique. Paris, 1927, 2, 2, 185-216.

- La constitution épileptoïde et ses rapports avec la pathogénie de l'épilepsie essentielle.- Annales médico-psychologiques, Paris, 1931, 1, 3, 291-300.

- La constitution et le trouble générateur de l'épilepsie essentielle.- L'évolution psychiatrique, Paris, 1932, 4, 4, 69-79.

- Van Gogh. Les relations entre sa vie, sa maladie et son oeuvre.- L'évolution psychiatrique, Paris, 1933, 3, 1, 55-76.

- La critique de la loi de stérilisation au point de vue généalogique.- Annales médico-psychologiques, Paris, 1935, 1, 3, 487-495.

- Le test de Rorschach dans l'épilepsie essentielle.- Annales médico-psychologiques, Paris, 1944, 2, 5, 545-547.

a)- La méthode généalogique et le test de Rorschach ; leur valeur dans leur application aux problèmes de l'hérédité et de la typologie constitutionnelle.- In Comptes rendus du Congrès des Médecins aliénistes et neurologistes de France et des Pays de Langue française, Niort, 1947. Paris, Masson et Cie, éd., 1947, pp.94-98.

b)- Les dessins d'enfants, le test de Rorschach et la typologie constitutionnelle. In Comptes rendus du Congrès des Médecins aliénistes et neurologistes de France et des Pays de Langue française, Niort, 1947. Paris, Masson et Cie, éd. 1947, pp. 107-111.

c)- Le test de la maison (dessins d'enfants).- In Comptes rendus du Congrès des Médecins aliénistes et neurologistes de France et des Pays de Langue française, Niort, 1947. Paris, Masson et Cie, éd. 1947, pp. 112-115.

- De Van Gogh et Seurat aux dessins d'enfants. A la recherche du monde des formes (Rorschach).- Paris, Editions des Presses du Temps Présent, 1949, 152 p.- Préface de R.Bayer.

- Le Rorschach. A la recherche du monde des formes. Paris, Desclée de Brouwer, 1956. 279 p.- Introduction par Minkowski E., pp.7-36. Contient 8 études parues dans la littérature médicale et une étude posthume rédigée par Minkowski et des élèves de F. Minkowska, d'après une conférence prononcée en Mars 1950.

MINKOWSKI E.- La notion de perte de contact vital avec la réalité et ses applications en psychopathologie.- Paris, Thèse de médecine, 1926.

MOLES A.A.- La linguistique, méthode de découverte interdisciplinaire.- Revue philosophique de la France et de l'étranger, Paris, 1966, 156, 3, 375-390.

MONNIER M.- Le test psychologique de Rorschach.- L'Encéphale, Paris, 1934, 3, 189-201, et 4, 247-270.

MORIER H.- Dictionnaire de Poétique et de Rhétorique. Paris, Presses Universitaires de France, 1961, 1ère édition, 491 p.-

MUCCHIELLI R.- La notion de projection.- Bulletin de Psychologie, Paris, 1963, 17, N° 225; 2-7, 67-72.

MUNZ E.- Die Reaktion des Pyknikers im Rorschach' schen psychodiagnostischen Versuch.- Zeitschr. f. ges. Neur. u. Psychiat., 1924, 91, 26-92.

NOIZET G. et PICHEVIN C.- Organisation paradigmatique du discours.- L'année psychologique, Paris, 1966, 66, 1, 91-110.

NUTTIN J.- Perception et personnalité. La perception des réussites et des échecs.- In La Perception, Paris, Presses Universitaires de France, 1955, 128 p.-

O'CONNOR - 1928 - Cité par WOODWORTH.

OESER A.O.- Some experiment on the abstraction of form and colour.- Brit. J. Psychol., 1932.

OLERON P.- Les habitudes verbales. In Problèmes de Psycho-linguistique, Paris, Presses Universitaires de France, 1963, pp. 73-103.

OLIVEIRA W.I. de- O psicodiagnostico de Rorschach em epilepticos.- Rio de Janeiro, Companhia Editora Americana, 1945, 93 p.-

OMBREDANNE A.- Les usages du langage.- In Etudes de psychologie médicale, T. I : Perception et langage. Rio de Janeiro, Atlantica Editora, 1944, 189 p.-

- Distinction et mise en place des aspects de la projection.- Bulletin de Psychologie. Paris, 1952, 6, numéro spécial, 55-62.

- Projection et information.- In La Perception, Paris, Presses Universitaires de France, 1955, 128 p.-

OSSON D.- Dessin et Rorschach chez l'enfant. Apport de l'analyse structurale.- Annales médico-psychologiques, Paris, 1966, 1, 3, 369-382.

OTIS - 1915 - Cité par WOODWORTH.

PAYNE R.W.- L'utilité du test de Rorschach en psychologie clinique.- Revue de Psychologie appliquée, Paris, 1955, 5, 4, 255-264.

PFAHLER - 1932 - Cité par BOHM.

PIAGET J.- L'explication en psychologie et le parallélisme psychophysiologique. In Traité de Psychologie expérimentale, T. I : Histoire et méthode.- Paris, Presses Universitaires de France, 1963, 189 p.-

PICHOT P.- La validité des techniques projectives. Problèmes généraux.- Revue de Psychologie appliquée, Paris, 1955, 5, 4, 235-244.

- Les tests mentaux.- Paris, Presses Univer-

versitaires de France, 1965, 5e édition (1ère éd. en 1954).

PIOTROWSKI Z.- The personality of the epileptic. In HOCH P.H. et KNIGHT R.P. - Epilepsy. London, Heinemann, 1948, pp. 89-108.

PLATON - Cratyle. Paris, Société d'Edition "Les Belles Lettres", 1961, 3me édition. Texte établi et traduit par Méridier, 138 p., avec notice pp. 7-48.

POPPINGA O.- Die teilinhaltliche Beachtung von Form und Farbe bei Erwachsenen in ihrer Beziehung zur strukturpsychologischen Typenlehre.- Zeitsch. f. Psychol., 1931.

PRUSCHY R.- Clinique et tests projectifs. Propos à bâtons rompus.- Bulletin de Psychologie, Paris, 1963, 17, N° 225, 2-7, 73-83.

RABIN A., NELSON W. et CLARK M.- Rorschach contents as a function of perceptual experience and sex of the examiner.- Journ. of Consult. Psychol., 1954, 10, 188-190.

REVESZ - Cité par BOHM.

RITTER - 1930 - Cité par BOHM.

RORSCHACH H.- Psychodiagnostic. Méthode et résultats d'une expérience diagnostique de perception. Paris, Presses Universitaires de France, 1962. 3me édition traduite de l'allemand par OMBREDANNE et LANDAU, à partir de la 4me édition allemande de 1940. Révision, correction, bibliographie complétée et mises à jour par C. BEIZMANN.

SAL y ROSAS.- Remarques sur la position des zones de réponses dans le test de Rorschach.- Bull. du Group. franç. du Rorschach. Paris, 1956, 8, 30-32.

SANDERS R. et CLEVELAND S.-E.- The relationship between certain examiner personality variables and subjects Rorschach scores.- Journ. of Proj. Techn., 1953, 17, 34-50.

SARTRE J.-P.- L'imagination. Paris, Presses Universitaires de France, 1956, 4me édition (1ère éd. en 1936), 162 p.-

- L'imaginaire. Paris, Gallimard, 1966 (1ère édition en 1940), 378 p.

SAUSSURE F. de- Cours de linguistique générale.- Paris, Payot, 1964, 3me édition, 331 p.-

SCHAFF A.- Langage et réalité. Diogène. Paris, 1965, 51, 153-175.

SCHMIDT B.- Reflektorische Reaktion auf Form und Farbe und ihre typologische Bedeutung.- Zeitsch. f. Psychol., 1936.

SCHOLL - 1927. Cité par BOHM.

SHAFER R.- Psychoanalytic interpretations in Rorschach testing theory and application.- New-York, Grune and Stratton, 1954, 446 p.-

SCHOLL R.- Zur Theorie und Typology des teilinhatlichen Beachtung von Form und Farbe.- Zeitsch. Psychol., 1927.

SEGERS - 1926 - Cité par BOHM.

SIIPOLA - 1950. Cité par ANZIEU, 1965.

SIIPOLA E. et TAYLOR V.- Reactions to ink blots under free and pressure conditions.- Journ. of Pers., 1952, 21, 22-47.

SIMONDON G.- La perception.- Bulletin de Psychologie. Paris, 1965, 18, N° 236, 10612, 568-604; N° 239, 13-15, 759-787 ; N° 241, 17-18, 977-988.

SINGER J.L. et HERMAN J.- Motor and fantasy correlates of Rorsahach human movement responses.- Journ. of Consult. Psychol., 1954, 18, 325-331.

SINGER J.L., MELTZOFF J. et GOLDMAN G.D.- Rorschach movement responses following motor inhibition and hyperactivity.- Journ. of Consult. Psychol. 1952, 16, 359-364.

SJÖBRING H.- La personnalité. Structure et développement.- Paris, éd. Doin, 1963, 215 p.- Traduction française de M. de Paillerets.

SPOERRI T.- La puissance métaphorique. In Paul Valéry. Essais et témoignages inédits.- Neuchatel, Editions de la Baconnière, 1945, 177-198.

STAUDER K.H.- Konstitution une Wesenänderung der Epileptiker. Leipzig, G. Thieme, 1938, 196 p.-

STERN W.- Cloud pictures : a new method for testing imagination. Character and Pers. 1937, 6, 132-146.

STERN W.- Ein Test, zir Prüfung des kindlichen Phantasietätigkeit (Wolkenbilder-Test).- Zeitschrift für Kinderpsychiatrie, 1938, 5, 5-11.

STOEZEL J.- La psychologie sociale.- Paris, Flammarion, 1963, 316 p.-

STRAUSS E.- Vom Sinn der Sinne.- Berlin, 1935.

STRUVE - Typische Ablaufsformen des Deutens bei 14-15 jährigen Schulkindern. Exp. Untersuchungen mit der umgestalten Rorschach-methode.- Zeitschrift F. angew. Psychol., 1930, 37.

TOBIE - 1926 - Cité par BOHM.

TOSQUELLES - La fascination au cours du Rorschach. Rorschachiana I. Bern., Hans Huber, 1945, pp. 108-114.

VOLKELT H. - 1925 - Cité par BOHM.

WEISSENFELD F.- Der Rorschachsche Formdeutversuch als Hilmittel zur Differentialdiagnose zwischen genuiner Epilepsie und Überregbarkeitsepilepsie.- Zeitschr. f. ges. Neur. u. Psychiatr., 1941, 171, 321-336.

WEISSKOPF E.A.- The influence of the time factor on Rorschach performance.- Rorsch. Res. Exch., 1942, 6, 128-136.

[illegible] - La dynamique des relations interpersonnelles au cours de la passation d'un test projectif.- Bulletin de Psychologie, Paris, 1963, 17, N° 225, 2-7, 84-90.

WICKES T.A.- Examiner influence in a test situation.- Journ. of Consult. Psychol., 1956, 20, 23-26.

[illegible] - Psychologie expérimentale.- Paris,

Presses Universitaires de France, 1949.
Traduit d'après la 4me édition américaine par Ombredanne et Lézine, T. I et T. II : 1183 P.-

ZULLIGER - Cité par LOOSLI-USTERI, 1958.

ZUBIN J. - Cité par DELAY et PICHOT, 1957.